

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

22^e ANNÉE.

N^o 11.

NOVEMBRE 1879.

La Société pour la Continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec a transporté sa Librairie des sciences psychologiques et Revue spirite, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris, la librairie spirite ayant pris beaucoup d'extension. Prière à nos abonnés, pour faciliter nos écritures si nombreuses, de novembre à février, de se réabonner avant le 1^{er} janvier 1880, en envoyant un mandat-poste à l'ordre de M. P.-G. Leymarie.

Un nouveau catalogue, très-complet, double de l'ancien, qui contient la nomenclature de bien des ouvrages nouveaux, soit philosophiques, soit scientifiques, est imprimé; il coûte 20 cent., port payé; c'est un guide sûr pour qui aime l'étude. L'administration se charge de tous les envois de livres qui ne sont pas de son fonds. (*Voir avis important, page 468.*)

Recherches sur les principes constitutifs de la vitalité matérielle et intelligente dans l'être humain.

Dans les deux précédents numéros de la *Revue*, nous avons donné le programme de ces recherches et nous n'abuserons pas de l'hospitalité qui nous est offerte pour insérer ce travail *in extenso* dans les colonnes du journal. Il faut que sous le soleil il y ait place pour tout le monde. L'exposé de nos études formera un petit livre mais il ne pourra paraître que dans quelques mois.

Or il y a une question qui en ce moment préoccupe sérieusement les esprits : celle du principe vital. Nous avons cru à cause de son importance et de son actualité devoir demander une exception en sa faveur et en donner dès à présent le développement aux lecteurs de la *Revue*. Tel est l'objet de l'article inséré dans le présent numéro et qui sera poursuivi et terminé dans les suivants. Cet extrait sera d'ailleurs le seul que nous emprunterons à notre livre.

ÉTUDES SUR LE PRINCIPE VITAL.

DE LA MATIÈRE ORGANISÉE. — PRINCIPE VITAL. — SON EXISTENCE PROUVÉE
PAR LA SCIENCE.

Nous voici maintenant arrivé au moment d'entrer plus avant dans le domaine des spécialisations, et de faire connaître au lecteur les résultats auxquels nous avons été conduit. Peut-être ces résultats lui paraîtront-ils peu de chose, au gré de la curiosité naturelle de ses desirs; mais peut-être aussi auront-ils quelque valeur au point de vue des exigences de sa raison. Car ce sont moins des découvertes que je peux lui faire connaître que des indications que je viens lui donner, aussi bien coordonnées d'ailleurs qu'il m'a été possible de

le faire, sur ce qu'il me paraît convenable d'admettre ou de rejeter dans les doctrines.

Dans un sujet où tous les éléments sont des êtres mystérieux, où leurs constitutions intimes, qu'il s'agisse d'âme ou de matière, se dérobent à notre raison sous le voile d'impénétrables secrets, nous ne pouvons qu'accepter ou rejeter leurs existences sans expliquer leurs natures; et, si nous les acceptons, le seul résultat que nous puissions espérer de nos études c'est d'établir entre ces éléments des principes de coordination qui se montrent à la fois d'accord et avec la voix de notre raison et avec les exigences des faits scientifiques. Nos prétentions ne sauraient évidemment aller au-delà.

Si l'on jette un premier coup-d'œil sur le corps de l'homme, on trouvera, au point de vue le plus apparent, que c'est un composé de matières semblables à celles qui existent dans les objets qui nous entourent. Le corps humain renferme de l'oxygène, et de l'hydrogène comme l'eau, de l'oxygène, de l'azote, du carbone comme l'air atmosphérique; il contient en outre du fer, du soufre, du phosphore, de la chaux et quelques autres substances. Dans l'état actuel de la science, le nombre des éléments qu'il renferme, et que celle-ci considère comme simples, s'élève à quatorze environ. Voilà ce que nous savons, au point de vue chimique, soit sur le nombre, soit sur la nature des substances qui entrent dans la composition de notre enveloppe. Mais ces substances sont très-inégalement combinées et réparties suivant les positions qu'occupent sur le corps les parties que l'on considère. C'est là un point de vue de la plus haute importance sur lequel il importe de présenter quelques observations.

Prenez un objet quelconque d'espèce minérale, enlevez-en un fragment et soumettez-le à l'analyse chimique; vous constaterez que, en quelque endroit de l'objet que l'on ait fait l'emprise, on obtiendra toujours et le même nombre d'éléments simples, et les mêmes proportions respectives de chacun, c'est-à-dire que l'objet en question sera homogène dans toutes ses parties. D'ailleurs, ainsi qu'il arrive presque toujours dans la nature, l'homogénéité pourra ne pas atteindre le dernier degré de perfection, il pourra y avoir un peu de mélange, de parasitisme, où ne s'en trouve-t-il pas? mais les différences, s'il en existe, seront toujours d'un ordre excessivement petit.

Il est loin d'en être de même dans les corps vivants, soit végétaux, soit animaux. Pour trouver deux résultats identiques, il faudrait qu'on eût fait choix de deux parties situées de la même manière par rapport à un plan de symétrie du corps, quand il y en a un, ce qui n'a lieu que pour le règne animal. Mais il convient de remarquer que, même dans ce cas, cette symétrie n'existe que dans la figuration extérieure. Quant aux intérieurs, vous le savez tous, ils sont loin d'être semblablement organisés à droite et à gauche du plan qui symétrise le dehors.

Voilà une propriété caractéristique de tous les corps vivants, ils

sont complètement privés d'homogénéité, et d'un point à un autre de l'étendue qu'ils occupent, on trouve des différences très-considérables. Or la chimie, c'est-à-dire la science des forces à combinaisons définies, ne sait pas faire, et dans tous les cas elle n'a pas fait jusqu'à présent des corps non homogènes.

Il est donc impossible d'admettre la seule action des forces chimiques pour expliquer la constitution du corps humain. Qu'en un point quelconque du circuit la chimie ait agi pour associer les éléments qui s'y trouvent et dans les proportions qu'ils y possèdent, je le conçois ; c'est là un travail qui rentre bien dans sa spécialité, et à ce point de vue, elle a pu et dû être un des coopérateurs de l'œuvre. Des éléments matériels étant mis en présence, dans des conditions d'ailleurs qu'elle ne crée pas, qui lui sont au contraire imposées, la mission de la chimie consiste en effet à produire avec eux une certaine combinaison, mais combinaison toujours définie, et qui restera par conséquent la même tant que les données de la question ne changeront pas. Voilà pourquoi ma raison accepte que la chimie, une fois que des éléments lui ont été fournis, engendre avec eux des produits homogènes. Mais ce n'est pas elle qui se donne ces éléments sur lesquels ses forces doivent agir, ce n'est pas elle qui en assigne le nombre et les proportions, ce n'est pas elle qui détermine leur état de division, leur condition électrique actuelle, qui fait naître les températures nécessaires ; elle reçoit cela tout préparé, et c'est sur cela, sur cela seulement, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher, qu'elle exerce son action. Or comme avec les mêmes données elle engendre toujours les mêmes résultats, il faudra bien, si d'un point à un autre du corps humain les produits sont différents, que les données aient été différentes aussi. Et parce qu'enfin, répétons-le, car c'est un point très-important, ce n'est pas elle qui pose et prépare les conditions initiales et préalables à ses combinaisons, je suis bien contraint d'admettre que, indépendamment des forces chimiques qui ont exécuté ce qui existe en chaque point, il y a nécessairement d'autres forces ayant pour mission de préparer et de distribuer à la chimie les données sur lesquelles elle doit opérer. C'est ainsi que, dans un atelier de confection, le coupeur répartit le travail aux ouvriers couseurs.

Et lorsque je parle de l'absence d'homogénéité dans le corps humain, remarquez qu'il ne s'agit pas d'une homogénéité se développant dans toute l'étendue de son cours, dans la suite ininterrompue de ses circuits, d'une manière continue par des variations régulièrement graduées, insensibles lorsqu'on s'avance d'un point au point suivant ; non, il ne s'agit pas, comme dans les courbes de la géométrie, de ces transformations qui semblent n'en pas être tant elles nous font passer imperceptiblement d'une direction à une autre, sans qu'aucune des directions intermédiaires soit omise ; il ne s'agit pas de ce qui a lieu communément dans les lois des phénomènes physiques qui possèdent aussi le principe de la continuité, et qui, par cela même, peuvent être imaginées à nos yeux par

es courbes de la géométrie. Dans le corps humain c'est tout autre chose. Que dans quelques parties très-circonscrites, de très-courte étendue, comme une portion de cheveu, de nerf, de muscle, une certaine continuité spéciale, très-imparfaite d'ailleurs, puisse être constatée, je le veux bien ; mais cette continuité dans un cas ne sera plus de même nature quand on passera à un autre ; chacune possédera sa spécialité propre, et ces diverses spécialités ne seront pas tributaires d'un même principe général et commun comme cela a lieu en physique, en mécanique, en mathématique où la même formule légifère toutes les manifestations d'un même phénomène. Or la formule du phénomène de l'organisation vitale est encore à trouver et jusqu'à ce qu'elle le soit les spécialités dont nous parlons resteront forcément pour nous isolées, indépendantes les unes des autres. Ainsi les lois de la progression dans l'os, dans le muscle, dans le nerf, ne se ressemblent ni pour la forme ni pour la consistance, ni pour la constitution chimique propre à chacun ; ce sont là de purs accidents très-circonscrits, des fragments même imparfaits du grand principe de la continuité, et qui, par leurs divergences individuelles, écarteront longtemps encore toute idée de subordination à une loi unique dans la variation des effets produits.

C'est qu'en effet, dans le corps humain, la maîtresse souveraine c'est la variété dans toute la plénitude des heurtements, avec toutes les brusqueries des contrastes les plus opposés ; l'œil, si voisin de l'oreille, ne ressemble pas plus à celle-ci que le nez ne ressemble à la bouche qui lui est contiguë, et c'est précisément dans ces divergences si profondes, lorsqu'on les envisage dans leur isolement, mais si intimement, si harmonieusement reliées dans un but de fonctionnement général et unitaire, c'est en elles, dis-je, que réside selon moi, non-seulement la difficulté, mais l'impossibilité que l'édifice humain, car je ne parle pas ici de la pensée, soit le résultat de l'œuvre unique des forces physico-chimiques.

Considérons, par exemple, l'appareil dentaire, et j'en pourrais prendre tout autre qui nous conduirait à des conclusions analogues. La dent forme un objet distinct qui, pendant la vie, est rattaché au corps et qui, on ne le sait que trop par expérience, peut aussi en être séparé. Portons plus particulièrement notre attention sur le point même d'attache. En ce point se trouvent deux substances chimiquement et physiquement très-dissemblables : celle du nerf, celle de la dent, très-unies l'une à l'autre, non à l'aide d'une sorte d'association chimique, mais plutôt par voie d'insertion mécanique ; je n'insiste pas d'ailleurs sur ces détails qui ne sont qu'accessoires. Mais ce qui me frappe surtout au point d'attache c'est l'existence simultanée des deux substances. — Je conçois l'action des forces chimiques pour constituer l'élément dentaire, je conçois encore l'action des mêmes forces pour constituer l'élément contigu nerveux, mais qu'est-ce qui a apporté sur ce point les principes constitutifs de la dent et les principes constitutifs du nerf, si diffé-

rents l'un de l'autre ? Qu'est-ce qui a si bien pourvu à ce qu'ils s'y trouvent les uns et les autres dans les proportions nécessaires, sans excès comme sans déficit ? Qu'est-ce qui a permis, ou pour mieux dire qui a voulu que, au lieu de faire du tout une sorte d'amalgame unique, il y eut deux combinaisons distinctes si étrangement dissemblables, ayant chacune sa place, son rôle et sa fonction séparés ? Ce n'est certainement pas la chimie qui a fait tout cela, car elle n'agit que sur ce qu'on lui donne et elle n'apporte rien. Or, comme elle a besoin d'éléments pour produire, il faut bien qu'une force autre que les siennes ait d'abord préparé et conduit au point voulu les matières que nous reconnaissons plus tard être contenues dans les œuvres produites, et, ce qui est plus significatif encore, l'ait ensuite contrainte, car par elle-même elle n'a ni volonté ni choix, à exécuter, au même point, au même instant, deux combinaisons qui n'ont rien de semblable. Si la chimie peut opérer tout cela qu'on ne nous dise plus qu'elle est la science des combinaisons définies, mais celle des combinaisons multiples et simultanées, et qu'on prouve ensuite, dans le laboratoire, que les résultats de ses opérations réalisent en effet toutes les conditions de sa nouvelle définition.

Que d'observations nous pourrions ajouter à celles qu'on vient de lire. Par exemple, pour ne pas sortir de l'objet spécial dont nous nous occupons en ce moment, est-ce la physique et la chimie qui peuvent expliquer le retard que les premières dents mettent à paraître et le retard plus long encore que subit la sortie de celles dites de sagesse ? Est-ce la physique et la chimie qui nous apprendront pourquoi les premières dents tombent à une époque déterminée, comment elles sont remplacées par d'autres, et pourquoi les dernières ne tombent pas ? Serait-ce avec intention que les forces physico-chimiques cesseraient momentanément leur œuvre locale à la chute des dents de l'enfance, pour la reprendre plus tard ? Ne serait-il pas plus raisonnable de dire que, lorsqu'elles s'arrêtent, c'est parce que l'impulsion du principe organisateur leur manque, et que, lorsqu'elles reprennent l'impulsion est revenue ? Ou ne serait-ce pas, avec plus de raison encore, qu'elles sont alors obligées de travailler en sous-œuvre à quelques opérations non visibles pour nous, et préparatoires à l'apparition des nouvelles dents. De sorte que, simples auxiliaires dans le travail, elles sont subordonnées à une puissance qui pourvoit à toutes les conditions de ce travail ; non-seulement elles ne sont pas indépendantes mais elles obéissent à l'action incessante d'un principe dominateur évidemment préposé à l'organisation de la vie dans la matière, et que par ce motif nous appellerons *Vital* ; principe qui ne se borne pas à distribuer et imposer les rôles pour l'exécution, mais en outre, trace le plan, exerce en chaque point ses influences sur les matériaux de l'édifice à construire, et, chose plus surprenante encore, tout en exécutant dans le présent, prépare et organise les combinaisons de l'avenir.

Après nous être ainsi expliqué sur les diverses parties du corps

considérées au point de vue des actions chimiques, et avoir montré que ces actions sont sous la dépendance d'une force supérieure qui les commande et les dirige, nous pourrions encore envisager nos organes et leurs détails dans leur texture qui n'est pas moins variée que leur constitution chimique. Qu'y a-t-il en effet de moins semblable que la mollesse de la matière cérébrale et la ténacité du filet nerveux, que la contractilité du muscle et la rigidité de l'os ? A tout instant nous constatons de prodigieuses différences, non-seulement d'une partie à l'autre, mais sur un même point lorsqu'en ce point il y a soudure ; nulle part ne s'observe la continuité régulière dans les transitions ; partout au contraire se heurtent les oppositions ; à l'intérieur comme à l'extérieur le contraste règne en souverain.

Or, ce n'est jamais ainsi que se développent les lois de la physique dans les phénomènes les plus apparents, c'est par une marche toute contraire qu'ils se révèlent à nous ; ne voyons-nous pas en effet que l'éclat de la lumière, l'intensité de la chaleur, la puissance du son s'affaiblissent graduellement avec l'éloignement ; que, dans les eaux de l'Océan, la température subit une diminution uniformément continue depuis la surface jusqu'au fond ; qu'il en est de même pour la température de l'air à mesure que ses couches sont plus élevées ; qu'enfin, depuis l'équateur jusqu'au pôle, l'inclinaison, la déclinaison, l'intensité de la force magnétique varient par degrés insensibles à mesure qu'on progresse sur l'échelle des latitudes.

Disons donc qu'à tous les points de vue, soit chimiques, soit physiques, soit mécaniques, rien n'est plus opposé que la constitution de notre organisme à la manière de procéder des forces terrestres, forces auxquelles certains esprits voudraient cependant attribuer le privilège exclusif d'en être les actions créatrices.

Peut-être trouvera-t-on un peu longs les développements que je viens de présenter, ils s'appliquent en effet à des objets qui nous sont si familiers, sinon par les réflexions qu'ils nous ont suggérées, du moins par l'exercice même de la vie qui les met si souvent sous nos yeux, qui par suite nous paraissent si usuels, si obligés que, suivant la remarque de Montaigne, la constance de l'habitude nous en enlève toute l'étrangeté. Mais il n'en est plus de même lorsque, ne nous bornant pas à la simple constatation instinctive des apparences qui nous entourent, il nous arrive de vouloir ajouter à ces facilités de l'habitude un peu d'investigations réfléchies, et qu'à côté des simples faits de perception, nous venons juxtaposer les recherches des enquêtes rationnelles. Tout change alors le naturel, si facilement accepté quand il ne s'agit pas de se rendre compte de la raison des choses, se complique, les nécessités qu'on lui attribuait d'instinct, pour ainsi dire, comme des conséquences obligatoires, deviennent de très-ardus problèmes, car, dans les données de ces problèmes, ont pris place de profonds mystères ; ce qui pendant longtemps nous à paru le plus simple devient ainsi le plus complexe ; là où nous avions cru qu'il suffisait de jeter un coup d'œil presque indifférent, nous reconnaissons qu'il est néces-

saire, si nous voulons contenter notre désir de savoir, de faire appel aux plus profondes investigations de notre raison.

Mais ne nous décourageons pas : si la tâche est lourde, la récompense pourra être grande, et Dieu se plaît à encourager les énergies de l'étude ; car, sous l'apparente futilité de certains sujets, il a caché quelque fois les plus merveilleuses révélations. C'était à coup sûr un bien simple point de départ que celui qui a consisté à s'étonner et à se demander pourquoi un corps abandonné à lui-même se précipitait vers la terre, et c'est ce fait cependant qui a permis à l'esprit humain de formuler les secrets de la dynamique des astres. Retenons bien toute fois que les grandes découvertes ne s'obtiennent qu'au prix des plus persévérants efforts. Libre ou sous les verroux, la raison de Galilée n'a pas cessé un instant de travailler à la tâche qu'elle s'était imposée. Les recherches assidues de Kepler ont précédé les conceptions de Newton, et si le géomètre anglais, aidé de ces recherches, a pu annoncer au monde la vérité, c'est, comme il nous l'apprend lui-même, qu'il n'a pas passé un jour sans y penser.

Ajoutons encore, pour justifier les développements que nous avons cru devoir donner à notre exposition, que si rien n'est plus simple et plus bref que de lancer dans le monde une doctrine qui, comme celle du matérialisme, n'a pas de base, pas plus dans la morale que dans la science, qui ne repose que sur des assertions, rien n'est plus pénible et plus long que de la combattre ; précisément parce que, n'ayant pas de base, on ne sait à quoi se prendre pour l'attaquer et la réfuter. Certes on pourrait lui dire : vous vous obstinez à affirmer, je ne m'obstinerai pas moins de mon côté à vous demander de prouver. Mais ce n'est pas là une réfutation, c'est une simple mise en demeure. Car, parce que quelqu'un sera dans l'impossibilité de justifier une assertion, ce pourra bien être une présomption contre lui, mais cela ne donne pas la certitude que l'assertion est fausse. Si le sujet n'a pas d'importance on ne s'en occupera pas ; si l'on prévoit au contraire que par ses conséquences il peut devenir très-dangereux, le combattre au plus vite est une nécessité, parce que, malgré l'absence de justification, sa nature peut être telle que sa conception, quoique non raisonnée, peut rapidement se propager par la voie si humaine de la contagion. Cette nécessité ainsi reconnue, c'est précisément parce qu'il n'y a pas de base désignée et définie, sur laquelle la lutte pourrait s'établir, qu'on est obligé de se mettre soi-même en quête des moyens de terrasser un ennemi qui n'ignore pas qu'en des sujets très-déliés, d'autant plus inaccessibles aux masses que l'inconnu y abonde davantage, il peut se rendre d'autant moins saisissable qu'il se maintiendra plus soigneusement dans l'obscurité.

Arrivant enfin à la conclusion, nous croyons avoir démontré que les forces physico-chimiques, coopératrices nécessaires dans le travail de l'organisation du corps humain, sont complètement insuffisantes pour rendre compte de tout ce qui s'y observe ; qu'elles sont

commandées et dirigées par une force essentiellement constitutrice, soit quant à l'étendue que doit occuper le corps qu'elle organise, soit en ce qui concerne les positions respectives de ses parties, soit enfin quant au temps nécessaire à son complet développement. C'est à cette force, entièrement distincte de nos forces terrestres, et qui ne se trouve que dans la matière vivifiée, que nous donnons le nom de *principe vital*.

S'il n'était question que de matérialisme, nous pourrions en rester là ; mais la mission que nous nous sommes imposée est double : réfuter l'erreur d'abord, et pénétrer ensuite aussi avant que possible dans la connaissance de la vérité. Nous allons en conséquence, après avoir reconnu l'existence du principe *vital*, rechercher, non pas ce qu'il est en lui-même, mais ce que les faits scientifiques connus nous permettent de présumer sur le mode de fonctionnement qui lui a été dévolu, et aussi sur les propriétés qui lui appartiennent en propre ; car s'il y a eu erreur de la part de ceux qui nient son existence, il y en a eu aussi de la part de ceux qui l'acceptent, la ligne de démarcation entre ses indépendances, d'une part, et ses assujettissements, d'autre part, n'ayant jamais été nettement établie. (*A suivre.*)

F. VALLES,

Inspecteur général honoraire des ponts et chaussées.

Un spirite qui sait affirmer ses croyances.

Anor, le 29 septembre 1879. J'ai beaucoup regretté de n'avoir pu vous voir lors de mon voyage à Paris, le 16 et 17 septembre ; ce que je ne regrette pas, c'est un autre petit voyage que j'ai fait exprès pour observer et m'instruire.

Dieu récompense ses enfants s'ils ne craignent en aucune occasion de proclamer sa bonté et sa puissance, qui le confessent le front haut, et sur lesquels les moqueries des orgueilleux, des ignorants et des matérialistes n'ont point de prise. Le cercle de mes idées s'est considérablement augmenté, j'en remercie l'Eternel.

Le dimanche, 21 courant, j'ai adressé une fervente prière à Dieu et lui ai demandé qu'il m'accorde un rayon de sa divine lumière pour posséder un peu de sagesse et que mon âme se dégageât de mon corps ; je désirais voir et en conserver le souvenir. Pendant une heure, de bons fluides m'ont enveloppé, et mon cœur s'est dilaté, mes poumons se sont gonflés car il se faisait un travail salutaire dans mon cerveau.

La nuit j'ai fait un songe ; je revenais de la ville d'Avesnes, point de départ de ma vie d'homme ; plusieurs personnes me dirent qu'il y avait un signe au ciel, et j'y vis une étoile brillante et une échelle placée horizontalement ; je rencontrai un Esprit qui m'accompagna et me donna de grandes marques d'amitié ; il me conduisit à un carrefour d'où partaient de belles routes vers les quatre points cardinaux, me plaça à l'entrée de celle qui allait

vers l'Orient et il medit : « Regarde-moi. » Grand et blond, ses yeux mobiles à l'extrême avaient une expression indéfinissable. « Vois, me dit-il, j'ai été ton maître. » Je me voyais ensuite manipulant les fluides avec une grande dextérité ; j'avais du métal que je jetais d'une main dans l'autre, et à chaque fois un jet fluidique partant de l'autre main venait le transformer. Et la voix invisible parlait : « Tu as trop demandé à Dieu, il ne peut accorder qu'un peu de lumière à la fois ; as-tu vu ces signes au Ciel ?... Beaucoup voient l'étoile, peu en voient deux ; marche avec courage et plus tard tu verras mieux. »

Voici ce que j'ai compris en m'éveillant : l'étoile représente le spiritisme dont les enseignements brillent aux yeux de beaucoup ; le deuxième signe est la force dont Dieu va revêtir les spirites courageux ; à l'exemple des prophètes et des apôtres ils sortiront de leur repos apparent, et par une flamme divine, que Dieu mettra en eux, ils guériront les malades, éclaireront les masses, feront trembler les méchants, ils produiront des phénomènes qui fortifieront les chercheurs, les hommes de bonne volonté.

Le mardi, 23 courant, je suis allé à Fourmies, ville de 10 à 12,000 âmes où se trouvent beaucoup d'orgueilleux ; j'avais l'intuition que la lutte m'attendait à la ville ; j'ai eu, premièrement, à lutter contre un mauvais Esprit désincarné, puissant, qui tracassait le corps d'un homme ; je l'ai enchaîné jusqu'au repentir. Au café de Paris, sept à huit esprits forts incarnés, ont essayé de me tourner en dérision, par rapport à mes convictions spirites ; pendant six heures j'ai combattu devant tous avec courage et énergie, ils ont été convaincus et ils m'ont demandé des preuves. Je suis revenu à Fourmies, le vendredi 26 courant, pour mes affaires, ne m'attendant même pas à voir mes contradicteurs ; j'allais néanmoins à ce café, où je vis bien des figures railleuses ; je demandai à l'un de ces Messieurs de tenir seulement le bout de ma canne, il s'y refusa. Un autre m'ayant dit qu'il acceptait une épreuve, je fis un trait sur le plancher, et notre homme refusa d'y passer ; je le touchai légèrement et il me répondit que ma main brûlait, qu'il sentait bien qu'il faudrait qu'il y aille ; en effet il fut attiré vers le trait fait à la craie et au bout d'un instant je le vis prêt à s'évanouir ; je l'enlevai. Un deuxième vint me dire qu'il était fort incrédule, et il fut attiré comme par de l'aimant ; il se mit à danser comme un polichinelle, criant bien fort qu'il ne bougeait pas ; je l'enlevai et j'arrêtai l'expérience, cela devenait trop émouvant pour les spectateurs ; plusieurs autres allaient être attirés. Je dégageai alors ce Monsieur qui m'avoua être encore aussi incrédule, ne se rappelant de rien ; je lui demandai de tenir le bout de ma canne : « Que je voudrais la briser, me dit-il, elle me brûle ; » je dégageais sa main. Je mis ensuite ma canne sur la table, il la prit à nouveau, mais il est obligé de la laisser tomber. « Elle brûle me dit-il et elle fut pesante. » je la passais de mains en mains, les uns ont trouvé

que c'était un jonc léger, d'autres qu'elle était pesante et qu'elle brûlait.

Je vous envoie le journal de Fourmies qui rend compte d'une manière dérisoire, mais affirmative, de cette séance. J'ai préparé, pour le faire insérer dimanche prochain, un long article où notre foi est défendue avec chaleur, je vous l'enverrai la semaine prochaine.

Je guéris bien des malades gratuitement comme médium guérisseur, mais aussi je prie Dieu tous les jours pour ceux qui souffrent et pour que l'orgueil ne pénètre pas en moi, car ce que j'obtiens sur les malades, surtout, semble merveilleux; posséder cette puissance peut pousser les meilleurs Esprits à nier Dieu, la prière, la puissance si juste et paternelle du Père, s'ils ne sont humbles et studieux.

Paul HANNECART.

NOTA. — Veuillez avoir l'obligeance de dire à Monsieur le baron du Potet que je lui présente mes respects et que je lui suis reconnaissant. Quand je vous verrai, je vous expliquerai comment j'opère; toujours je prie mentalement.

Voici l'article du *Courrier de Fourmies*, du 28 novembre 1879.

UNE SÉANCE DE SPIRITISME.

«Vendredi soir, nous avons eu la bonne fortune d'assister à une séance de spirilisme. Commençons par dire que le spirite n'est pas du tout un de ces charlatans qui en font un métier et ne cherchent qu'à exploiter leur public. Ici, c'est un fort honnête homme qui fait du spirilisme par conviction et par philanthropie.

« M. H., d'Anor, a, devant nous, choisi deux sujets parmi les plus sceptiques et les plus incrédules. M. G. qui a dansé une sara-bande des plus échevelées, sans s'en douter, et qui, arrivé au paroxysme de l'infiltration du fluide, appelait à lui tous les êtres qui lui sont chers, et allait se livrer à des excès dont on ne peut calculer les effets, si le spirite ne s'était élancé sur lui, et le portant sur une chaise, ne s'était hâté d'enlever à force de passes, le fluide qui l'enveloppait.

« Mais ce qui nous a le plus vivement impressionné, c'est lorsque notre ami Cazeaux s'est offert au spirite.

« Pour tous ceux qui connaissent mon bon, il est évident que le malin gascon avait l'intention de se moquer du médium; il se plaça donc sur le cercle magique tracé à terre par le spirite; et, avec un sang-froid imperturbable, se mit à nous débiter force *blagues*; mais tout d'un coup, ses jambes tremblèrent, ses membres craquèrent, la sueur coula sur ses tempes, on voyait qu'il se révoltait, qu'il ne voulait pas subir la puissance qui le dominait; cette lutte dura quelques instants, ses dents claquaient, ses yeux sortaient de leur orbite, c'était horrible à voir, on se serait cru au quatrième acte de Robert le Diable au moment du célèbre trio.

« Nous étions terrifiés, halelants, et nous criions : assez ! assez ! lorsque Cazeaux étendit les bras en l'air..... »

« En même temps, il tombait comme une masse inerte dans les bras du spirite, qui fut obligé de renouveler plusieurs fois les passes dégagantes pour rappeler à la vie notre illustre photographe. »

Un Esprit incendiaire.

Mansourah, 22 septembre 1879. — François Ulivi, du tribunal de Mansourah, est décédé au Caire, le 10 de ce mois, après une longue maladie qui a dégénéré en *typhus*.

Sa maison, ici, est restée fermée depuis son départ, sans que personne y ait pénétré.

Avant-hier soir, sa veuve est arrivée du Caire pour vendre son mobilier. Pendant qu'elle dînait chez son beau-frère, en famille, on est venue la prévenir qu'un incendie s'était déclaré chez elle, et elle accourut avec tout son monde ; le Consul d'Italie et le Préfet de Police ne tardèrent pas à s'y rendre. Nous sommes parvenus à dominer l'incendie, avec l'aide de quelques indigènes. Heureusement le lit seul a brûlé.

A cet égard, différentes opinions ont été émises : les uns prétendaient que des voleurs avaient mis le feu ; d'autres que des rats en transportant une boîte d'allumettes entre les matelas où ils auraient eu leur nid avaient allumé le phosphore en rongant les allumettes. Ni l'une ni l'autre de ces versions n'est possible, car des voleurs n'entrent pas dans une maison pour y mettre le feu, sans rien y voler ; puis, tout était fermé et chaque objet était à sa place ; la veuve Ulivi a déclaré qu'il n'y avait pas d'allumettes à la maison, et quand même il y en aurait eu, je suis de cette opinion, que les rats, par instinct, évitent les allumettes qui contiennent du phosphore et un poison pour eux. Comment donc l'incendie s'est-il déclaré ? Voilà ce que je me suis demandé.

Une idée m'a poursuivi avec une persistance insolite, me faisant croire que l'Esprit du défunt avait mis le feu.

Non content de la médiumnité intuitive qui confirmait mon idée, j'ai eu recours à la psychographie. Voici la traduction textuelle de la communication obtenue de l'Esprit F. Ulivi, en langue italienne ; elle donne la solution de ce problème.

« Mansourah, 22 septembre 1879, à 6 heures du soir. — Je te remercie sincèrement d'avoir pensé à ton bon François. Jete suis obligé, non-seulement pour m'avoir évoqué, mais aussi pour tout ce que tu as fait en ma faveur et en celle de ma veuve. Étrange, très-étrange même, te semblera-t-il, que je sois l'auteur de l'incendie qui a eu lieu chez moi, phénomène qui a créé bien des commentaires et des solutions vagues. Pourquoi mon lit seul a-t-il pris feu ? Pourquoi les autres objets de la maison ont-ils été épar-

gnés ? Voici le point principal de la thèse. Comment ceci est-il arrivé et de quelle façon ais-je mis le feu ? Où ais-je pris la matière combustible nécessaire ? Voici l'autre thème. Je vais répondre à tout, très-volontiers.

Les longues souffrances supportées avec résignation pendant ma dernière maladie m'ont conduit au tombeau ; mais aussi mon Esprit s'est séparé bien vite de la matière et j'ai pu assister à tout ce que faisaient les survivants. Bien que n'étant pas spirite, je croyais à l'immortalité de l'âme ; il ne m'a pas semblé étrange de me trouver dans un milieu tout nouveau, plein de vie et d'activité, bien différent de celui de la terre. — Je n'ai pas mis le feu dans un but malfaisant, j'ai voulu préserver de la maladie qui m'a fait tant souffrir une personne qui m'était sympathique et qui eût pu dormir sur mon lit dont les matelas étaient imprégnés de fluides malsains. Je le repète, j'ai assisté à tout, aidé par d'autres Esprits ; j'ai fait provision de coton fulminant que j'ai trouvé dans une maison proche de la mienne, et par la force de ma volonté, je l'ai allumé et placé entre le matelas, en alimentant moi-même ce feu.

Quand le lit a été réduit en cendres, avec mes autres compagnons, j'ai aidé ceux qui étaient accourus pour dominer l'incendie.

A tort, tu as cru que dans un but méchant, j'ai pu agir de la sorte.

Es-tu satisfait de ces renseignements ? Prie pour moi. Adieu. »

La signature, très-authentique, était : F. ULVI.

Ce phénomène me paraît digne d'être soumis à l'examen de mes frères plus érudits que moi en matière psychologique. C'est, depuis peu de temps, le second phénomène de cet ordre bien connu ; le premier s'est produit à Zaffarana, et quoique différent de celui-ci, il est de même ordre.

Je serai reconnaissant à ceux qui voudront bien me communiquer leur opinion personnelle et ce qu'ils obtiendront à ce sujet, soit directement, soit par la *Revue* ; il est utile de se former une idée plus claire de ce phénomène digne d'études spéciales.

Comte DE NICHICHÉVICH.

NOTA. — Nos lecteurs se rappellent que, à Zaffarana (Sicile), un feu inconnu, invisible, réduisait en cendres les meubles et les effets du Maire de cette ville, tandis que les objets appartenant aux personnes qui habitaient avec lui étaient respectés et intacts ; les gendarmes, les prêtres, les hommes de science envoyés par les autorités n'y ont rien compris, tout en constatant ces phénomènes étranges.

Le spiritisme seul peut expliquer cet ordre d'idées, et faire saisir le pourquoi de ces faits insolites qui appartiennent au domaine des lois naturelles et que la science persiste à nier ; ce sont des avertissements, une constante mise en demeure d'étudier, de comprendre qu'il y a, en dehors de la vie humaine, des forces inconnues, d'autres existences nécessaires aux progrès de l'Esprit.

Libres Pensées.

XXV.

Nous venons de voir le rôle important, et même tout à fait prépondérant, du soleil dans notre petit monde à nous ; nous savons que, sans lui, tout s'anéantirait immédiatement, et nous avons vu tout ce que porte en son sein mystérieux, sous mille formes diverses, sous mille états différents, un simple rayon blanc qui nous vient du soleil. C'est donc bien évidemment l'astre brillant du jour qui est l'instrument dont Dieu se sert pour transformer et métamorphoser la matière dans chaque monde solaire de l'espace.

Tous les êtres animés qui couvrent la surface de notre globe vivent de rayons de soleil métamorphosés. Les oiseaux dans les plaines de l'air ; les plantes à la surface du globe ; les zoophytes, les mollusques et les poissons dans l'eau ; le ptérodactyle des temps antédiluviens aux ailes immenses ; le terrible ichthyosaure qui, aux jours d'enfance de la terre, semait la terreur parmi les habitants des mers avec le gigantesque mosasaure, pendant que l'iguodon, aux formes massives, dépeuplait les forêts ; tous les animaux d'autrefois et ceux de notre époque actuelle, y compris l'homme, ne sont que des machines à triturer la matière, des alambics où elle se métamorphose sous l'action d'une force. Le corps meurt et se décompose ; le périsprit reste à l'état de forme acquise, toute prête à se rematérialiser par attraction, par affinité, par sélection. Et l'on peut très-bien concevoir une loi créée par Dieu, l'auteur souverain de tout ce qui est, a été, et sera, suivant laquelle une graine, un embryon, se développeront régulièrement sous l'effet d'une force ayant pour mission de décomposer et subtiliser la matière. L'atome de terre est mis en mouvement par le principe vital qui s'empare de lui ; la plante s'empare du minéral vitalisé ; l'animal de la plante ; et bientôt cet animal qui vivait d'herbes végétales va se nourrir de matière ayant atteint un degré plus élevé de métamorphose et de trituration, il va se nourrir de chair animale ; et quand son périsprit aura soutiré à cette nouvelle matière, qui n'est toujours en réalité que de la terre animalisée, toute sa quintessence, lorsqu'en un mot l'attraction de son périsprit saturé ne pourra plus avoir d'effet, c'est que l'instant de la séparation est venu, car il n'y a pas d'effet sans cause, pas plus qu'il n'y a de cause sans effet ; il ne tient plus à la matière, le lien est rompu. Le périsprit animal, à un moment donné, va devenir un périsprit humain. Et, ce qui le prouve, ce que nous venons d'avancer là, c'est qu'il y a des hommes qui possèdent encore tous les défauts, toutes les passions, tous les vices de l'animalité. Je ne sais quel philosophe écrivait que le chien était « *un candidat à l'humanité*. » En effet, il est capable de dévouement et d'amitié, et le poète a été même jusqu'à dire :

Pour le cœur des mortels l'amour est un tel bien,
Qu'il ne peut sans saigner perdre celui d'un chien.

LAMARTINE.

De plus, ces pèrisprits sont doués d'intelligence. Pour les animaux, cela est de la dernière évidence, cependant, citons un fait pris à bonne source : M. de Humboldt, le grand savant universel dont la parole fait loi dans la science, raconte qu'une hirondelle, en train de couvrir, vient subitement à mourir. Grand désespoir du mâle ! Mais, sous ce cadavre regretté, il y a les œufs, il y a la vie à côté de la mort. Avec ses pattes et son bec, le pauvre veuf pousse doucement hors du nid le corps inanimé de l'hirondelle et prend sa place, continuant son rôle de mère. Mais bientôt il s'aperçoit que cela n'est pas là son affaire et que son dévouement irrésistible pourrait bien nuire à l'avenir de ses futurs enfants.... Après ces sages réflexions, il prend son vol et ne revient que le lendemain ; mais il n'est plus seul : une hirondelle l'accompagne qui, touchée de son veuvage, prend la place de la défunte, fait éclore les œufs, et adopte les petits orphelins qu'elle élève en véritable mère.

Que d'exemples semblables ne pourrions-nous pas donner de l'intelligence des animaux ! Et combien il nous serait facile de prouver même que souvent la bête a plus de cœur que certains hommes !

Mais étudions la plante et suivons-la dans ses développements ; que de découvertes, accablantes pour nous, n'allons-nous pas faire ! Qu'est-ce qui fait monter la sève dans cette plante, décompose cette sève pour la nourrir, lui donner une forme et l'agrandir ? C'est la force vitale, la même qui dans l'animal prend la substance essentielle des aliments dont il se nourrit, pour donner la forme à son corps, le développer et l'entretenir. Au printemps, sous la bienfaisante caresse de l'astre lumineux, la sève monte avec ardeur dans les troncs et dans les branches des plantes et des arbres ; exubérante elle s'épanouit en feuilles et en boutons ; et, quand arrive l'époque des amours, elle s'étale en fleurs, attirant impérieusement le regard par ses mille couleurs brillantes et variées.

Ici paraît dans la plante, inéluctable et bien visible, la grande loi de l'amour. La plante aime. Elle aime au printemps ; il lui faut pour aimer l'amoureuse caresse du soleil venant remplir ses veines et son sang de lumière et d'électricité. Mais la plante n'aime qu'au printemps (1).

Elle n'a pas d'âme encore, ou, si elle en a une, elle ne se sent pas encore. Cependant, quand le pollen de la fleur se détache et se répand dans l'air, qui l'attire vers la plante inconnue qui, souvent, vit solitaire et bien loin ? Ce pollen va-t-il de lui-même trouver la fleur amie ? Ou bien existe-t-il entre les deux êtres une attraction magnétique agissant à distance ? Le soleil, situé à une distance de nous qui dépasse 38,000,000 de lieues, attire bien notre terre à lui.

Il y a certainement des plantes intelligentes qui paraissent ré-

(1) Cet amour n'est qu'un simple fait d'attraction. Il est fâcheux qu'en français il n'y ait qu'un seul et même mot pour exprimer l'amour matériel et l'amour des âmes.

fléchir, se donner un but, chercher à l'atteindre. Voyez celles-ci : pampre, vigne-vierge ou liseron, qui, pour grimper et se donner un appui, s'arment de vrilles qu'elles savent bien diriger vers le bras du frère plus fort qu'elles semblent voir et dont elles cherchent l'aide et la protection. Elles marchent, elles rampent le long des vieux murs, lentement, griffe par griffe, comme un caméléon sur sa branche d'oranger.

Voyez cet arum aux grosses tiges tuberculeuses, à la large feuille verte et luisante, enfermé dans le fond de cette chambre obscure : toutes ses tiges pâlissantes s'allongent démesurément ; les feuilles augmentent leur longueur aux dépens de leur largeur ; tout son être, ivre de soleil, s'achemine lentement vers la lumière. Qu'est-ce ? Est-ce la lumière qui l'attire vers elle ? Ou n'est-ce pas plutôt la plante elle-même qui, douée de besoins, d'instinct, de désir et d'intelligence, fait acte de volonté, s'avance à pas infiniment lents, infiniment petits, vers la fenêtre et le jour ?

Cette sensitive a-t-elle ses nerfs assez délicats, assez sensibles ! Comme une femme qui tressaille à un son de voix jeté trop haut, voyez-là qui ferme ses feuilles quand un moucheron vient passer trop près d'elle.

Et ces lis des plaines basses de l'Amérique qui se nourrissent de chair animale ! Les voyez-vous aussitôt qu'un insecte imprudent, naïf et simple, ignorant du danger, vient étourdiment se poser sur leurs feuilles vertes et miroitantes dont l'éclat l'attire, les voyez-vous repliant leurs poils, enfermer la bestiole dans un filet inextricable, sécréter, verser sur elle, l'imprégner d'un liquide caustique qui la tue, puis dissout en pâte visqueuse, préparée avec soin pour être absorbée, facile à digérer, son corps privé de vie ? Elles savent tendre des pièges au moyen desquels elles attirent la nourriture vivante, les unes en déposant sur leurs feuilles des appâts trompeurs sur lesquels vient se poser la mouche, les autres en disposant sur le sol et tout le long de leurs tiges des trainées de matière sucrée que suit l'aveugle et trop ardente fourmi jusqu'à l'endroit fatal où le filet se ferme et la retient.

Dites ! La plante est-elle intelligente, douée de réflexion, capable de volonté ?

Quoi ! faut-il un trait nouveau ? Il y a plus singulier encore que ces dionées qui digèrent au moyen de leurs feuilles les insectes auxquels elles tendent des pièges : les népenthès, plantes de l'Océanie et de l'Indo-Chine, ont un véritable organe de digestion ; elles ont un *estomac*. C'est une sorte d'urne qui, dans certaines espèces, possède une capacité de près de deux litres. Cette urne contient un liquide sucré et acide, semblable en tout à celui qui imbibe les feuilles des dionées. Quand cet appareil singulier est arrivé à maturité, le cône qui le ferme tombe, la bouche conduisant à cet estomac végétal s'ouvre. Tout gros insecte, tout petit oiseau qui engage une partie de son corps dans cet orifice, est attiré à l'intérieur par une véritable succion que l'on sent parfaitement quand on y introduit le doigt, et

qui l'empêche de sortir une fois entré. Ainsi cette plante va jusqu'à digérer de petits oiseaux !

On le voit, l'intelligence est répandue partout dans la nature.

La plante pense ; elle travaille pour se nourrir ; elle souffre et meurt lorsqu'elle se voit dans un milieu qui ne lui convient pas ou qu'elle ne peut trouver sa nourriture.

La plainte aime.

Ainsi, comme pour l'homme, on voit se dévoiler pour l'animal et pour la plante la grande triade du travail, de la souffrance et de l'amour.

Ainsi donc, tous ces périsprits de plantes, d'animaux, s'imprègnent, pour se constituer, des différents fluides, invisibles à notre œil, sortis de la matière, et l'on peut dire que la faim n'est autre chose que *le besoin que possède un périsprit de se donner une forme*, au moyen de ce qu'il y a de plus parfait dans les corps, inertes ou vivants, qui l'entourent. C'EST L'ATTRACTION ELLE-MÊME PRISE SUR LE FAIT. Ces périsprits tiennent au corps végétal ou animal auquel ils appartiennent au moyen de l'électricité développée, au moyen du fluide même qu'ils aspirent. C'est ainsi que l'on pourrait dire que la terre est unie à son soleil, attirée par lui, au moyen des fluides qu'elle lui soutire et qui forment le cordon fluide constituant l'intimité de leur union.

Mais comment va naître l'âme dans ces périsprits ? Nous savons bien comment l'être, qu'il soit végétal ou qu'il soit animal, se constitue et s'agrandit : La forme initiale est la cellule ; la cellule enfante la cellule, la cellule s'ajoute à la cellule, et c'est ainsi que l'être prend sa forme finale d'abord, puis cette forme une fois constituée, l'entretien jusqu'à la mort.

Pourquoi le périsprit (Psuké) ne se constituerait-il pas de la même façon ? La manière de procéder dans l'ordre des choses matérielles, comme dans celui des choses morales, serait ainsi identique, une et générale, dans l'immense Univers ; et nous arriverons tout naturellement à admettre, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la cellule intellectuelle, un périsprit initial, celui de la mousse, de la sensitive et de l'arum.

Et alors quelles brillantes perspectives viennent se dérouler à nos yeux : l'âme (Psuké) naissant dans la plante, inconsciente, se sentant à peine elle-même, prenant petit à petit sa forme intellectuelle et morale, progressant d'une manière incessante et continue, par le travail, la souffrance et l'amour.

D'ailleurs, bien facile est-il de voir cette loi rendue évidente dans l'âme de l'humanité considérée comme entité collective. L'histoire nous l'apprend bien et nous voyons cette âme collective à l'état rudimentaire dans les sociétés de ces hommes primitifs qui vivaient à l'époque de l'âge de pierre ; nous la voyons se développer, s'élever, Dieu sait au prix de quelles souffrances ! et devenir successivement l'âme des Grecs, l'âme des Romains, l'âme des Gaulois, enfin l'âme actuelle.

Il nous paraît évident que l'âme des Aristote, des Socrate et des Platon, n'a point été formée d'un seul jet.

Toute l'âme de la terre, si je puis m'exprimer ainsi, toute cette portion composée d'éther qu'elle tient de la nébuleuse dont elle est sortie, monte incessamment de la mousse à l'homme. Mais l'homme n'est pas le terme des transmutations qui s'élèvent jusqu'à lui ; il est le lien entre la nature visible et la nature invisible, et cette lacune qui semblait exister entre le ciel et nous, nous savons maintenant qu'elle est remplie par les âmes des morts, par les Esprits, par les Anges. Et nous pourrions dire avec saint Paul : NOUS VIVONS EN DIEU, NOUS NOUS MOUVONS EN LUI. »

Si le mouvement imprimé aux mondes est suffisant pour prouver Dieu, l'intelligence répandue partout dans la nature l'est aussi pour prouver l'existence et les transformations des périsprits, depuis la plante jusqu'à l'homme.

René CAILLIÉ. (*A suivre.*)

M^{me} Sadon en léthargie, son voyage dans l'espace.

La *Revue Spirite* de septembre 1879 contient un intéressant récit, page 380, de M^{me} Diane Powellson d'Amérique, qui confirme l'article Cardon, dans *le Ciel et l'Enfer*, page 290, et dans la *Revue* de 1863, page 251.

J'ai le pendant de ce fait à vous offrir ; je regrette beaucoup de ne l'avoir pas envoyé à M. Allan Kardec, dans le temps, car il eût très-bien figuré à la suite de Cardon.

Vers 1868, j'étais encore employé à la gare de Perrache (Lyon), l'un de mes camarades me dit : « Vos contes bleus (je leur parlais spiritisme) ressemblent aux bêtises que nous débite notre femme de ménage qui raconte..., etc. Je demandai à la voir. « Certainement, reprit-il, tous les jours, le soir, elle est chez nous. »

Cette ménagère (taille au-dessous de la moyenne) me dit se nommer M^{me} Sadon, née Anne-Marie Lemoine, du département des Côtes-du-Nord, âgée de 62 ans ; elle me raconta ce qui suit :

« Il y a une dizaine d'années, à l'hôpital de Lyon, « *je fus morte pendant 24 heures* ; » au moment où je mourais il y avait là une dame chez laquelle j'avais travaillé. Elle dit à la sœur qui voulait me *coudre* dans un drap : — « Ne l'ensevelissez pas, je connais cette femme, et elle pourrait bien n'être pas morte. » — La sœur répliqua : — « Vous voyez bien, madame, que tout est fini ! » — « Je vous dis de ne pas l'ensevelir avant 24 heures, ou, sinon, vous aurez affaire à moi. » — La sœur en resta là.

« Je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. Pendant ce temps, je montais, je montais « *par un rayon du soleil*, » et sans peine ; je montais toujours jusqu'à ce que je voie la terre toute bleue, comme le ciel ; et je ne vis plus la terre. Vous connaissez ce chemin blanc, qui est là-haut, dans le ciel, (la voie lactée) ? eh bien ! je l'ai suivi et j'ai encore été plus loin.

Enfin, je me trouvais en face d'une chapelle dont les ornements

brillaient comme de l'or ; ils étaient si beaux, mais si beaux, que je n'ai jamais rien vu de pareil sur la terre. Il y avait surtout quelque chose de *rond* qui brillait tellement que je ne pouvais le regarder en face. J'entrai pour mieux voir, mais il n'y eut que mon côté gauche qui put entrer ; je restai ainsi à la porte, mon côté droit en dehors. En voulant me retirer, j'aperçus un monsieur très-beau, derrière la porte, habillé de drap très-fin, une chemise et une cravate bien blanches et très-fines, les cheveux et les yeux noirs, barbe-noire. Enfin je n'ai pas vu sur la terre un homme aussi beau.

Je lui dis : « Monsieur ! Qu'est-ce donc ça ? — Mon enfant, me répondit-il, tu n'es plus sur la terre. — Où suis-je donc ? (Elle ne pensait plus qu'elle était montée sur un rayon du soleil.) — Ici, mon enfant, c'est le paradis. — Pourquoi donc que je ne puis pas entrer. — Mon enfant (toujours il disait mon enfant), parce que tu n'es pas assez pure. Il te reste encore quelque chose sur la conscience pas beaucoup, . . . Tu retourneras sur la terre où il faut souffrir avec patience tous les maux qui t'arriveront, puis à ta mort tu reviendras ici. »

Je fis alors observer à cette dame que le paradis, comme elle l'appelait, n'est pas localisé, qu'il est partout, etc. . . ; que ce n'était qu'un tableau ou l'une des figures inouïes qui existent dans l'univers. . .

« Mais je l'ai vu, ce n'était pas un tableau, reprit-elle vivement. » Elle ne m'avait pas compris. J'en avais trop dit ; j'avais heurté ses convictions ; elle ne pouvait comprendre rien au-delà de ce qu'on lui avait montré. Elle continua :

« Je sortis de là ; je fus plus loin, sans savoir ce qui me poussait, ce qui me faisait agir, ni combien je fis de chemin. Je me trouvais dans un champ immense dont je ne voyais pas le bout. Ce champ était nu, point d'arbres pour l'ombrager, sinon un peu d'herbe courte. Je vis dans ce champ une quantité prodigieuse de personnes, toutes courbées vers la terre qu'elles grattaient vivement avec les deux mains, comme fait le chien avec ses pattes. J'y vis des prêtres de tous rangs, des religieuses de toutes couleurs, des gens bien habillés, d'autre mal. J'étais stupéfaite.

« Je regarde de côté et j'aperçois une dame blonde ; c'était une belle femme ! il n'y en a pas sur la terre comme elle. Elle ne me parlait pas. Je lui dis alors : — Madame, qu'est-ce donc que tout ce monde. — Mon enfant, me répondit-elle, tu n'es plus sur la terre. — Où suis-je donc ? — Mon enfant, ici c'est le purgatoire. — Où est donc l'enfer ? lui demandai-je. — Mon enfant, il n'y en a point, c'est là que l'on vient faire pénitence. Vois-tu, mon enfant, ces gens avaient tout ce qu'il leur fallait sur la terre, mais ils croyaient n'en avoir jamais assez, ils voulaient ramasser encore, ramasser toujours ; ils n'ont jamais fait du bien à leurs semblables ! Par punition on les envoie ici piocher la terre avec les mains, — réunissant l'index et le médulnaire de la main gauche. —

Oh ! je m'en souviens bien, allez. En étendant le bras, *ce* dame me dit : — Vois, mon enfant, ceux qui sont là-bas, là-bas, bien loin, il y a deux mille ans qu'ils piochent la terre ; deux mille ans ! me fit-elle observer. »

Je fis remarquer à mon tour à M^{me} Sadon que le purgatoire n'était pas là seulement, que nous subissons la peine du talion, c'est-à-dire que nous souffrons, dans l'autre monde, les peines que nous avons fait endurer aux autres dans celui-ci, et que, par conséquent, nous ne souffrons pas tous la même peine comme on le lui avait montré, etc.

— « Oh ! mais je l'ai vu ! » répondit-elle encore avec vivacité. Elle ne pouvait pas comprendre, sa conviction était fixe : hors ce qu'elle a vu, il n'y a plus rien.

Ses vives répliques à mes observations prouvent surabondamment la sincérité de son récit. — « L'Esprit, sous forme de dame, continue, et dit : — Mon enfant, tu retourneras sur la terre rejoindre ton corps. — Je fus très-étonné, je croyais que je l'avais, mon corps, je ne m'en voyais pas séparée. — Tu rejoindras ton mari (dont elle était séparée par son séjour à l'hôpital, car il n'était pas encore à la Charité). Tu auras bien des misères, bien des ennuis, souffrir tout avec patience, même la faim, et après ta mort tu seras heureuse. Tout ce qu'ils m'ont annoncé est arrivé.

« Enfin je me trouvai subitement dans mon corps. Je me réveillai (ou je ressuscitai), ou plutôt, quand je rouvris les yeux, je vis les sœurs en train de m'ensevelir. Elles n'étaient pas coupables, j'étais froide et je n'avais manifesté aucun signe de vie. En apercevant ces appareils de mort, je jetai de hauts cris. Je dis aux sœurs : Oh mon Dieu ! que faites-vous donc là ? La plus jeune s'effraya, mais l'autre ne se déconcerta pas et me répondit :

— « Ce n'est rien, ce n'est rien, nous voulions vous arranger. » Je repoussai vivement tous ces objets mortuaires, en m'écriant : — « Et tout ça, qu'est-ce donc ? » L'une des deux fit même semblant de gronder l'autre pour avoir apporté cet appareil.

— « Mes cris avaient été entendus. En un clin d'œil, mon lit fut entouré par tous les malades qui pouvaient marcher, par les médecins, les frères, les sœurs. Ces dernières, surtout, étaient peut-être plus de trente. Chacun venait voir ma résurrection. Je me mis immédiatement à raconter mon voyage de vingt-quatre heures, dont je me rappelais et me rappelle encore fort bien. Il y avait là, aussi, un vieux aumônier qui s'écria, lorsque je parlais de la belle dame : C'est la sainte Vierge qui vous a parlé ! — Je ne sais si c'est la sainte Vierge, répliquai-je, mais toujours est-il que c'était une belle femme. Tout ce que j'ai vu ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

Le matin du 15 septembre, tel est à peu près le récit qu'elle faisait à qui voulait l'entendre.

Il est remarquable, surtout, que pas une seule recommandation ne lui fût faite en faveur des exercices religieux (qui étaient pourtant de son goût), à quelque culte qu'ils appartenissent. Elle a dit plus

haut : — Tout ce qu'ils m'ont annoncé m'est arrivé. Effectivement, M^{me} Sadon était toujours malade, ne pouvait pas travailler, de sorte que, souvent, le nécessaire lui manquait. Elle endurait la faim. Son mari avait quatre vingt-deux ans (en 1868), il fut admis à l'hospice des vieillards de la Charité (à Lyon), où il ne gagnait rien. Ils étaient néanmoins plein de sympathies l'un pour l'autre, quoique séparés. Il avait été marin, et recevait une pension de cent francs par an ; avec cette somme il payait la location de sa femme, soixante-dix francs par an, et le reste était pour son tabac.

Je fis observer à cette dame qu'elle devrait suivre nos instructions ; elle me répondit : — Oh ! non je ne suis pas de *votre chose*. — Mais tout ce que vous venez de dire, madame, c'est du spiritisme ? Nous connaissons, nous spirites, tout ce que vous avez vu et bien d'autres choses. J'insistai pour la faire venir à nos séances ; elle y vint trois fois et en sortit sans y avoir rien compris. Elle était cependant médium-voyant, mais à rares intervalles. Toute jeune elle avait vu, sans avoir jamais eu peur de ses visions. A sa première venue, je la priai de répéter au groupe ce qu'elle m'avait raconté, son récit n'eut pas de succès, il n'y avait pas de charme à l'entendre : peu d'auditeurs y attachèrent de l'importance et peu s'en souviendraient.

Vos abonnés, M. Gerentes et M. Goux, pourraient cependant témoigner de tout ce que je raconte de cette femme, parce qu'il l'ont entendue. Elle a eu quelquefois des pressentiments qui se sont réalisés. Ayant travaillé pendant vingt-sept ans à la fabrique de tabac de Lyon, un jour, elle parla légèrement d'un contre-maitre qui avait donné plus qu'il ne le fallait à une ouvrière ; cette ouvrière la dénonça et le contre-maitre fit renvoyer M^{me} Sadon. — M^{me} Sadon dit à l'ouvrière en question : — Vous m'avez dénoncée, on me renvoie, vous m'ôtez le pain de la main ; eh bien ! cela ne vous portera pas bonheur, vous n'irez pas loin. — Effectivement, 15 jours après, on portait cette femme en terre. — « Cette mort annoncée vaguement fit croire aux ouvrières que j'étais sorcière, me dit M^{me} Sadon, et que je lui avais jetté un sort ; dès-lors on me fuyait ; on avait peur de moi. Ce ne fut pas tout, trois mois après le contre-maitre mourut aussi. Pour le coup la frayeur eut beau jeu, voilà quatre ans de cela, il y en a encore qui cherchent à m'éviter. »

Cependant M^{me} Sadon était incapable de faire du mal à qui que ce fût, d'abord la volonté de le faire lui manquait, ensuite, par le pouvoir qu'elle n'avait pas de jeter des sorts comme on l'en accusait. — Quand elle voyait une personne dans l'aisance refuser son obole aux nécessiteux, elle disait avec tristesse : — En voilà encore une qui ira gratter la terre.

Elle continua ses exercices religieux comme avant sa maladie, et chaque fois qu'elle changeait de confesseur, elle lui racontait son voyage. Ils voulaient la *désillusionner*, mais elle les persuadait tous par l'énergie de sa conviction. — Il va de soi qu'elle n'en a convaincu ou converti aucun. — Un jour l'un d'eux menaçait de

ne la pas absoudre si elle persistait. — Comment, lui dit-elle, vous ne voulez pas que je croie à ce que j'ai vu ? Adieu ! — Elle se leva vivement et sortit du confessionnal. Il la rappela bien vite.

Si cette femme n'eût pas eu le cerveau si étroit, elle eût compris l'enseignement spirite ; on lui eût fait observer que, dans son voyage, les Esprits ne lui avaient par conseillé de continuer ses exercices de dévotion ; que l'Esprit-femme lui avait montré le purgatoire sans flamme, et lui avait dit aussi qu'il n'y a pas d'enfer. Il n'y a donc point de feu pour nous recevoir dans l'autre monde. Or, la confession ayant été inventée pour nous tirer des flammes éternelles, s'il n'y en a pas il est donc inutile d'aller à confesse. Mais elle m'a évité la peine de la convaincre. Cette femme est décédée sans postérité, il y a un peu plus de deux ans. Dans sa maison d'habitation où elle est demeurée bien des années, rue de la Reine, 54, ses voisins l'avaient surnommée la Folle-Bretonne.

Hélas ! je les plains car je la crois plus heureuse qu'elles ne le seront quand elles iront la rejoindre. Il est bien possible que plus d'une « ira gratter la terre. »

. Si j'appose ma signature, ce n'est pas par ostentation, ni par orgueil, mais simplement pour certifier ce que j'avance.

Mon adresse et la qualité de chef de groupe sont pour vos lecteurs qui descendraient à Lyon sans y avoir aucune connaissance spirite. Et cependant, ce n'est pas moi qui suis le Président de la Réunion, c'est M. Chevalier, cours Perrache, 15.

Votre abonné, M. Gerentes, chemin de la Scaronne, 14 (Mouche), Lyon, en est le vice-président. Ainsi, au lieu d'une, voici trois adresses pour les amis étrangers.

DEPRÉLE, Cours Charlemagne, 3, à Lyon.

Réfutation de l'article « le Merveilleux, » publié par la « Petite République française, » dans son supplément du dimanche 10 août 1879.

La *Petite République Française* vient de publier dans son supplément du dimanche, 10 août, sous ce titre : *Le Merveilleux*, une critique du Spiritisme, du Magnétisme et en général de tout ce qui a rapport aux sciences occultes. Je m'attendais à une critique impartiale, la *Petite République* se disant libérale, progressiste et partisan de la libre pensée ; jugez de mon désappointement, le dit article ne brillait guère que par son peu de logique, et surtout, par l'ignorance complète de son auteur en matière de Spiritisme, ignorance doublée de la sottise idée de critiquer ce que l'on ne connaît pas, et de juger *ex-professo* une question d'un intérêt capital au point de vue des idées politiques, religieuses et sociales, dont certainement l'importance n'échappe à personne au moment où une lutte acharnée est engagée entre les principes de notre grande Révolution de 1789, défendus énergiquement par des ministres libéraux, et le cléricalisme encore tout-puissant. Eh bien ! c'est

désolant à dire, en face de cet état de chose, la *Petite République* combat ses auxiliaires les plus utiles, les plus dévoués, et surtout les plus fidèles, car chez eux la versatilité et la défection ne sont pas à craindre, ils savent trop bien ce qu'il en coûte à ceux qui transigent avec leur conscience et leur devoir.

Selon vous, « l'homme a la rage de vouloir tout connaître et tout expliquer. C'est un grand enfant qui vous fatigue incessamment pour savoir le pourquoi des choses. » Ah messieurs, pour le coup c'est trop fort ; je me demande et je suis encore à me demander depuis que j'ai lu votre article, qui a pu vous faire tenir un tel langage, en plein xix^e siècle ? Je puis supposer que cette phrase a été faite non par un journaliste libre-penseur mais par un moine prêcheur du moyen âge, ennemi de la raison humaine et de tout progrès pouvant améliorer le sort de l'homme. Comment se fait-il, Messieurs, que vous osiez critiquer cet *amour de l'inconnu* qui nous possède ? Que serions-nous aujourd'hui sans ce germe de progrès mis par le Créateur dans le cœur de l'homme si ce n'est de malheureux êtres encore à l'état sauvage, rampant misérablement sur la terre, en quête d'une nourriture quelconque pour soutenir péniblement une existence toute bestiale. Si nous sommes aujourd'hui des peuples civilisés et libres nous le devons certainement à cette soif de progrès et de bien-être qui a toujours poussé l'homme à améliorer et perfectionner ce qu'il possédait dans le but de se créer des jouissances nouvelles et encore inconnues de lui.

Le pourquoi des choses ? mais étaient-ils de grands enfants ces inventeurs qui ont illustré notre humanité par des découvertes dues à des recherches et des veilles pénibles qui souvent leur ont coûté et la vie et la fortune, après nous avoir donné : l'imprimerie, la vapeur, les ballons, les chemins de fer, l'électricité et ces machines ingénieuses, véritables merveilles d'adresse, de patience et de génie ? et vous venez jeter l'anathème aux chercheurs, aux penseurs qui ont voulu savoir le *pourquoi et le comment des choses*. En vérité, Messieurs, vous ne pouviez être plus maladroits ou plus mal inspirés que vous ne l'avez été en écrivant les quelques lignes qui forment l'entrée en matière de votre article.

Vous dites que les charlatans abondent et ne manquent pas pour exploiter l'incurable curiosité humaine. Je le sais parfaitement. N'a-t-on pas vu à toutes les époques, dans tous les partis, des gens qui ont exploité même les choses les plus saintes ; mais, de là, doit-on logiquement conclure qu'il n'y ait dans le genre humain que deux catégories d'individus : des dupes et des escrocs ? Ce raisonnement absurde ne mériterait même pas une réutation. Le Spiritisme pas plus que la médecine n'a échappé à la spéculation des charlatans qui ont trouvé chez lui une mine nouvelle à exploiter. On comprend aisément que par sa nouveauté et par sa nature même il doive prêter à des abus, mais il a donné les moyens de les reconnaître en définissant clairement son véritable caractère, en déclinant toute espèce de solidarité avec ceux qui

l'exploitent. Comme toute chose nouvelle, il a eu de nombreux détracteurs qui ont cherché à le discréditer dans l'opinion publique. On s'est figuré alors, mais bien à tort, qu'il allait faire revivre les superstitions anciennes, sorcellerie et magie, quant au contraire il venait apporter la lumière sur des faits encore inexplicables et faire voir sous leur véritable jour, les croyances populaires, ce qu'il peut y avoir de *vrai* et de *faux* dans tout ce que l'ignorance et les préjugés y ont mêlé d'absurde. Aujourd'hui, viendrait-il jamais à l'idée d'une personne ayant un jugement sain d'accuser les savants chimistes et les physiciens, Franklin, Lavoisier, Galvani d'avoir répandu la superstition parmi le peuple parce que la chimie a pris naissance dans l'alchimie ? et de ridiculiser Galilée, Newton, Képler, Laplace, Arago parce que l'astronomie a eu pour devancière l'astrologie ? Il est tout aussi injuste, pour ne pas dire plus, de juger le Spiritisme d'après la magie et la sorcellerie du moyen âge.

« Tous ces individus magnétiseurs, somnambules, spirites, dit l'article, ont une même et simple méthode. Ils se constituent les intermédiaires entre le monde réel et un monde imaginaire. Ce monde imaginaire est leur création, leur domaine, leur propriété. Ils l'expliquent et l'interprètent à leur gré ; suivant leur fantaisie ils le peuplent de démons malicieux ou d'esprits bienfaisants. »

Comme vous connaissez peu le Spiritisme, Messieurs les sceptiques ! si vous vous étiez donnés la peine de lire tant soit peu les ouvrages qui s'occupent de cette science vous auriez vu que loin de se créer un monde fantastique et imaginaire pour le besoin de sa cause, cette doctrine a été enseignée, au contraire, par les êtres d'outre-tombe qui se sont manifestés les premiers au moyen de communications physiques appelées vulgairement dans le principe : *tables tournantes* ou *danse des tables*. Des personnes sérieuses, auparavant aussi incrédules que vous l'êtes aujourd'hui, n'ont pas dédaigné l'étude de ces faits que vous regardez comme vulgaires, et après de longues et patientes recherches elles ont pu en déduire des lois nouvelles et encore inconnues, et proclamer le grand principe de l'Immortalité de l'âme en nous donnant à l'appui des preuves aussi patentes que celles qui firent dire à Galilée : *E pur si muove !* (Et pourtant elle se meut !) Ce qu'aucune religion ou philosophie n'a pu nous donner, un logicien, bien connu pour ses intéressants travaux, a pu le faire en émettant cet axiome : « Tout effet a une cause, tout effet intelligent a une cause intelligente, la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet ; et cela, avec une clarté étonnante. »

Si vous répondez : « Qui nous prouve la véracité de ces faits que nous avons, pour certaines raisons, tout lieu de croire apocryphes ? » Ce qui vous le prouve, Messieurs, ce sont, je ne dirai pas les milliers, mais les millions de témoignages de personnes honorables qui ont vu et expérimenté par elles-mêmes, et cela, dans le monde entier ; fait remarquable, ces témoins se trouvent principalement parmi les classes les plus intelligentes et les plus éclairées.

rées de la société, et surtout, chez les deux peuples les plus positifs et les plus sérieux, l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique. Ce Spiritisme que l'on crut d'abord n'être qu'une toquade passagère compte actuellement, en vingt et quelques années, près de soixante millions d'adhérents, et ses principes sont défendus par cinquante sept revues paraissant périodiquement dans les cinq parties du globe.

Des expériences remarquables, curieuses à plus d'un titre, ont été faites par des hommes de science qui n'ont pas regardé les phénomènes spirites comme étant indignes d'occuper un instant leurs moments si précieux ; ils ont, au contraire, cherché, si, là, il n'y avait pas quelque chose méritant d'être étudié. Lisez les travaux pleins d'érudition des William Crookes, des Huggins, des Varley, des Wallace, des Barret pour ne parler que de l'Angleterre, et vous verrez si leurs expériences scientifiques reposent sur de simples hypothèses, sur des probabilités émises timidement, ou sur des faits palpables, indéniables. N'avons-nous pas vu, tout dernièrement encore, à Leipzig (Allemagne), le célèbre astronome Zöllner, après avoir été témoin des faits merveilleux obtenus par le médium Slade, déclarer publiquement la véracité des phénomènes observés par lui ? Je me permettrai de vous donner dans cette nomenclature de notoriétés scientifiques, l'opinion de savants et d'hommes de lettres, d'auteurs connus et estimés dans notre patrie. Le premier de tous, Victor Hugo, le grand poète, le patriote sincère, le vieux républicain. L'ami des faibles et des petits, l'homme de cœur dont toute la vie a été consacrée à la défense de la liberté des peuples et des opprimés, s'exprime ainsi sur le sujet qui nous occupe : « La table tournante et parlante a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits que son droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse pas le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle le prétexte à refuser le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est le gerbe des faits.

« Mission de la science ; tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen ; nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Eluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a le droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science.

« Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit comme un autre à l'observation. La science psychologique y gagnera sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine. Du reste, comme on le voit, le phénomène toujours rejeté et toujours reparaisant n'est pas d'hier. »

Ces lignes si éloquentes et si vraies, écrites de main de maître sur ce que devrait être la véritable mission de la science, n'ont pas besoin de commentaires.

Vous parlerai-je aussi de Camille Flammarion, l'astronome populaire dont les ouvrages : *la Pluralité des Mondes habités* ; *les Contemplations scientifiques* ; *Dieu dans la nature* ; *les Merveilles célestes* ; *les Terres du ciel*, etc., ont été répandus à plusieurs centaines de mille exemplaires, et traduits en plusieurs langues ? Celui-là, aussi, est des nôtres, ce qui ne l'empêche pas d'être savant, et avec lui, cette pléiade de libres penseurs qui ont ou ont eu ces noms : Eugène Sue, Alexandre Dumas père, Georges Sand et Delphine de Girardin (Sophie Gay), ces deux femmes qui par leur génie et leur science ont mérité d'être placées au rang des écrivains les plus renommés de notre siècle. Après, je puis nommer : Maurice Lachâtre, à qui nous devons le dictionnaire Universel ; Victorien Sardou, l'auteur bien connu des *Pattes de mouches* ; Lomon, ce jeune écrivain auteur du beau drame *Jean Dacier* qui a fait courir tout Paris ; les spiritualistes *Eugène Nus* et *Ch. Fauvety*, et enfin, pour clore cette énumération assez longue de noms, nos deux écrivains populaires, *Erckmann Chatrian*. Si nous remontons à l'antiquité, ne voyons-nous pas Socrate causer avec son Esprit familier, et Brutus averti par un spectre du sort de la bataille de Philippi qui devait le lendemain lui être si funeste ? En Allemagne, n'avons-nous pas les Urici et les Weber ?

Dans notre histoire ne voyons nous pas aussi la jeune bergère de Domrémy, Jeanne d'Arc, l'incarnation la plus pure du patriotisme français, guidée par des Esprits qu'elle voyait et qu'elle entendait, accomplir des prodiges de valeur et chasser l'étranger qui foulait le sol de la patrie ? Comment voulez vous qu'une pauvre fille des champs, sans aucune instruction, ait pu accomplir, seule, une telle mission ? N'a-t-on pas vu cette héroïne puiser toute sa force, tout son courage dans les communications qu'elle recevait de la puissance occulte qui la dirigeait et qui la protégeait ? Oseriez-vous aussi, messieurs les esprits forts, traiter cette héroïque Jeanne de folle, d'hallucinée, parce qu'elle a cru à des visions qui se sont réalisées dans la suite et qui l'ont si puissamment aidée à sauver son pays des mains des Anglais ?

Je me garderai bien d'entreprendre ici la défense des talismans, fétiches, amulettes, superstitions d'un autre âge, qui ont fait le fond des croyances des peuples encore à l'état d'enfance. Je dirai seulement et en passant que toutes ces coutumes n'ont rien de commun avec le spiritisme. La malveillance, l'ambition des prêtres et une insigne mauvaise foi ont seules pu l'assimiler à ces usages

dont il répudie le but, les pratiques, les formules, les paroles mystiques.

Pour ne pas entrer dans une polémique qui me conduirait trop loin, je laisserai de côté la question du magnétisme dont je reconnais du reste la réalité, laissant à d'autres plus autorisés que moi le soin de le défendre. Je me contenterai d'indiquer ici un ouvrage de Monsieur de Mirville (de la pneumatologie), que l'on peut consulter, où se trouvent réfutées les allégations de Monsieur Bersot à propos du prix Burdin, et les fameux rapports de l'Académie sur Mesmer et le magnétisme animal. Avant de quitter définitivement ce sujet, permettez-moi, Messieurs, de vous citer un fait tout récent, prouvant le crédit que l'on peut accorder à certains savants routiniers, complètement renfermés dans le cercle de leurs connaissances acquises, jugeant en dernier ressort des questions étrangères à leurs études. Vous connaissez la nouvelle découverte d'Edison, le phonographe, cet instrument ingénieux qui enmagasine les sons pour les rendre plus tard tels qu'ils ont été prononcés. Eh bien ! le 30 septembre 1878, Monsieur Bouillaud, membre de l'Institut, fit comme rapporteur une longue improvisation pour prouver l'impossibilité de la découverte du phonographe et cela dans une séance de la docte assemblée.

J'arrive maintenant à la démonstration donnée par l'illustre physicien Faraday, sur les tables tournantes, qu'on ne peut, paraît-il, presser exclusivement dans un sens vertical, ou dans tout autre sens, contre un obstacle fixe, sans que, au bout de quelques instants, les muscles des doigts et de la main ne soient agités et tremblants et par suite doués d'un mouvement propre à faire tourner la table. Voilà tout ! le phénomène est expliqué ; c'est simple, c'est clair, c'est logique, et si ces pauvres spirites ne sont pas convaincus, pour le coup, il faut qu'ils soient vraiment des niais ou des fous ; s'ils ne s'inclinent pas devant cette lumineuse définition, s'ils ne font pas leur mea culpa ils ne méritent même pas d'être éclairés et détrompés.

Cependant, illustre physicien, pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, comment il se fait que sous l'influence d'une force inconnue des meubles se bouleversent, de lourdes tables s'élèvent de terre sans aucun support, SANS AUCUN CONTACT, en dépit de toutes les lois connues de l'attraction, ainsi qu'il résulte des nombreuses expériences faites avec les médiums Hôme et Slade ?

« Les malices grossières des esprits frappeurs ont de même été révélées au plein jour. Tout Paris se rappelle la mésaventure des frères Davenport. » Dites-vous ?

Ce ne sont pas les malices grossières des esprits frappeurs qui ont été révélées au plein jour à Paris, mais bien le savoir faire de deux hommes qui spéculaient sur la vogue du spiritisme, et vous avez le grand tort de croire que les tours des frères Davenport renferment toute la doctrine spirite.

« C'est, dites-vous, en 1847, en Amérique, que prit naissance

ce nouveau genre de mystification. Le brevet d'invention doit être décerné aux deux filles et à la femme du docteur Fox. Les esprits parlaient au moyen de petits coups produits, suivant l'aveu des dites Fox, par le jeu de l'orteil, et au besoin, de la cheville. » Vraiment, Messieurs, vous n'êtes pas difficiles en matière d'explications. Comment, voilà des personnes qui s'amuse à faire craquer leurs muscles pendant des années, dans le but de mystifier, et chose bizarre, inouïe, renversante, cette sottise plaisanterie se répand avec une étonnante rapidité aux Etats-Unis, franchit ses frontières, envahit l'Europe tout entière, et, alors, des millions de personnes s'amuse à faire craquer leurs muscles, toujours dans le but de mystifier, en donnant à ces bruits une origine occulte. On est tenté de croire que les mystificateurs sont devenus les mystifiés. Chose tout aussi remarquable, ces bruits insolites se produisent partout, dans les tables, dans les meubles, dans les portes, dans les murailles, en imitant le bruit de la scie, du marteau, du frottement d'une clef, d'une décharge électrique, en tambourinant des airs à la demande et au choix des interrogateurs, en répondant par coups frappés à des questions posées souvent mentalement, et tout cela se produit au moyen du *muscle craqueur*; étonnant muscle craqueur, tu rends bien souvent de grands services à ceux qui ne pouvant faire aucune objection sérieuse mettent toutes leurs explications sur ton compte.

Pour clore cette discussion un peu longue, je pourrais fort bien appliquer ici ces paroles de Camille Flammarion (Dieu dans la nature): « Newton disait. *Il nous semble*. Képler disait, *Je vous soumetts ces hypothèses*. Ces messieurs disent. *J'affirme, je nie, ceci n'est pas, la science a prononcé, la science condamne*; bien que dans ce qu'ils allèguent, il n'y ait pas l'ombre d'un argument scientifique.

J. JÉSUPREZ fils.

NOTA. — Dans les numéros du 7 et du 10 octobre de la *République française*, de longs articles en quatre colonnes, signés Jules Soury, semblent traiter à fond la question du spiritisme dont ils reconnaissent tout d'abord l'extension extraordinaire, mais pour jeter un blâme scientifique aux Wallace, aux Urici, aux Weber aux Zöllner, qui prétendent que les phénomènes dits spirites sont vrais scientifiquement parlant. Ces savants de premier ordre sont encensés (on ne pouvait pas les déclarer ignorants), pour arriver à ce résultat définitif: M. Jules Soury, l'auteur responsable de ces articles, sans doute, mais écrits au nom d'une collectivité de personnes qui l'inspirent, y conduit doucement le lecteur à se persuader que ces savants de premier ordre, soit parcequ'ils sont âgés, soit pour toute autre raison que l'on se garde bien d'avouer, pourraient bien avoir été hallucinés, et, peut-être, posséder une *belle et bonne névrose*.

Ah, vous ne pensez pas comme nous, mécréants; vous Wallace, William Crookes, Zöllner? etc., etc., vous êtes bel et bien des hôtes de Charenton; et le combat semble terminé après cette exécution *ex professo*, faite par ces hommes dont Horace a dit: *Epicuri de grege porcus*.

La véritable cause de cette débauche d'articles, dans le grave journal du plus grave des opportunistes, c'est peut-être que l'éminent professeur Zöllner, l'astronome tant vanté jadis, publie en français la traduction de son grand ouvrage sur ses expériences, et qu'il est bon, honnêtement et d'une manière opportuniste, de ne se laisser ébranler par rien (*nil admirari*), de rester positiviste et athée, même en lisant Zöllner le spiritualiste. Les spirites défendus par de tels hommes ! racca. Hélas, ils ne sont point sur un lit de rose, les opportunistes ; M. François Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, publie ses *Entretiens sur le Spiritisme*, et d'autres ouvrages importants sont sous presse ; il faudra désormais bien des flots d'encre et de présomptions impertinentes pour faire reculer l'hydre moderne. M. Zöllner répondra sans doute à M. Jules Soury ce que nous désirons, nos réponses n'étant jamais insérées, même sous la République dans le journal la *République française*. P.-G. L.

Comment on devient Spirite.

Oran le 2 octobre 1879. — Je vous dirai, en deux mots, que je suis spirite par raison ; les dogmes du sacerdotisme général répugnent à toute croyance et l'âme n'y trouve en aucune façon l'explication de ses véritables destinées ; je les ai parfaitement comprises, ces destinées, à la première lecture d'un livre spirite, lecture qui a été pour moi une véritable révélation, une lumière soudaine. Les lois du monde invisible telles qu'elles sont définies par le spiritisme sont tout à fait d'accord avec celles de la nature, et tout homme qui croit à l'immortalité de l'âme, qui réfléchit et qui veut être sincère doit s'y rallier. Quant à la doctrine, ou plutôt à la philosophie religieuse du spiritisme, elle est admirable. Plût à Dieu qu'elle fut pratiquée par tous les hommes, notre pauvre planète serait transformée.

J'ai fait partie du groupe de M. Faure, ensuite de celui de M. Hugonnet ; depuis la dispersion de ces deux groupes, aucun autre n'a pu se reconstituer. Cela tient peut-être aux faiblesses et aux petites passions humaines ; mais je crois qu'il faut l'attribuer surtout à l'égoïsme et au matérialisme qui planent sur notre ville essentiellement livrée au négoce, d'où il résulte qu'elle doit être assiégée par des légions de mauvais esprits qui font tous leurs efforts pour y empêcher les progrès de notre doctrine. Je ne doute pas, Messieurs, que vous ne recommandiez cette riche, populeuse et intéressante cité dans vos réunions, pour obtenir des Esprits supérieurs qu'ils viennent la protéger et y remplir une mission pour l'avancement de ceux qui l'habitent. Mon grand regret, surtout, c'est qu'il n'y ait plus de groupe bien que les éléments ne manquent pas. Je me recommande moi-même à votre souvenir, et je vous prie, Messieurs, de croire à mes sentiments les plus fraternels.

F. G.

Mes Débuts dans le Spiritisme.

« Le Spiritisme sera notre religion, »
DANIEL HOME.

Après avoir nié bien longtemps la réalité des phénomènes spirites, j'eus, un jour, un entretien avec un ami qui s'en occupait et était considéré comme bon médium mécanique.

Dès lors une vive curiosité s'empara de moi, je voulus savoir quelque chose de cette science si belle et si puissante, et je l'étudiai sérieusement.

Je voulais, naturellement, commencer par les phénomènes physiques.

Dans une société que je fréquentais, il y avait deux médiums mécaniques ; on s'occupa d'abord des tables, et là, je vis pour la première fois des meubles tourner sur eux-mêmes, s'élever et donner des réponses aux demandes qu'on leur faisait. J'examinais les personnes présentes, les objets qui étaient mus, la maison honorable où j'étais, et je dus me persuader que je n'étais pas dupe d'une hallucination, ou le jouet de fantaisies banales.

Ensuite, je voulus savoir si je pouvais être médium ; après plusieurs épreuves peu concluantes, je demandai l'appui d'un médium qui, par le contact de la main sur la mienne, me fit soudainement écrire ; dès lors je n'ai plus eu de difficulté à écrire, soit à l'aide d'une petite table, soit avec la main seule.

Le premier Esprit évoqué se manifesta par un bruit tout à fait particulier, sec et incisif, mais d'une intensité remarquable. — Je me trouvais dans l'obscurité, mais en ce moment-là, une lumière éblouissante éclaira ma chambre et la coupa en deux pour ainsi dire en passant devant moi comme une ligne de feu. Cette lumière semblait se mouvoir sur elle-même ; après deux ou trois minutes, elle s'évanouit, tandis que je sentais mes cheveux tirés vivement et des doigts menus, tièdes, se poser sur mes joues. Ma main en ce moment était très-lourde et courait bruyamment sur le papier, traçant des caractères informes et saccadés d'abord, ensuite plus réguliers et suivis.

Aujourd'hui sitôt ma prière faite à un bon Esprit de se communiquer, il vient immédiatement ; j'écris avec une vitesse extraordinaire et néanmoins mon écriture est régulière plus que d'habitude.

La semaine passée (6 septembre), après avoir évoqué Liwings-tonc, on frappa un coup près de moi avec force, et j'entendis un sifflement aigu qui me rappelait celui des flèches indiennes, et j'écrivis avec agitation et violence.

Les premières lignes furent : « Les sauvages du Zambèze, commandés par Buana, attaquent mon convoi à coups de flèches et menacent mes hommes ; je donne, malgré moi l'ordre de faire feu, regrettant que pour sauver ma vie je doive mettre en danger celle de mes amis les noirs. »

Plus tard je donnerai communication de mes causeries avec Liwingsstone. L. de Rienzi et Dumont d'Urville.

Ainsi, après avoir obtenu, par le Spiritisme, le moyen de communiquer avec de belles âmes de l'autre monde, de posséder leur précieux appui, je dois attirer à cette étude tous ceux qui *cherchent la vérité*. Le Spiritisme est la *vraie lumière, la science et la vie* ; en même temps il sera la *gloire* du siècle actuel.

(Turin. — Septembre.) P. R. BERTONE. Via Alfieri, 22.

Dissertations spirites. — La Mythologie grecque.

Un soir, que rassemblés entre amis convaincus nous interrogeons, le crayon à la main, nos amis de l'espace, voici ce qu'un ami de l'autre monde qui signa « Homère » nous dicta par la main de notre médium.

« La mythologie des Grecs que vous connaissez tous, mes amis, est, n'en doutez pas, un véritable enseignement spirite.

« Pourquoi tout diviniser, dites-vous ? Parce que dans tous les temps l'homme a senti au-dessus de lui une puissance supérieure. Cette Force que tous invoquent est une force attractive, une force toute d'Amour.

« Cela étant dit, examinons les instructions religieuses des Grecs.

« Ils ont divinisé la beauté, la beauté physique, pourquoi cela ? Parce que, mes amis, tout vient de Dieu, et que l'œuvre de Dieu est avant tout perfectible, si intime, si secondaire qu'elle vous paraisse. Donc Vénus a caractérisé la beauté physique parce que ces Grecs, qui étaient de grands artistes, ont voulu la représentation matérielle d'un idéal. Ils ont voulu le rendre sensible. De même ils ont voulu que la beauté unie à la force fut exprimée dans leur Apollon du Belveder.

« Pourquoi maintenant faire de ces types réalisés des divinités, Dites-vous. Parce que la perfection est divine.

« Mes compatriotes n'avaient donc qu'un tort relatif, et ce qui vous paraît le moins logique dans nos croyances est peut-être justement ce qui fait notre supériorité. Nous avons divinisé le mal comme le bien parce qu'il est nécessaire de penser à l'un comme à l'autre.

« 1^o Chercher, pratiquer.

« 2^o Fuir, éviter.

« Nos divinités du mal sont des représentations hideuses faites pour éloigner du mal. C'est un moyen qui vous paraît stupide, à quelques-uns du moins. Détrompez-vous. Il est efficace, car vivre dans l'erreur du mal c'est la plupart du temps s'y jeter.

« Je ne vous dis pas d'avoir recours à nos moyens, mais je vous engage à en tirer le parti suivant :

« Le mal existe parce que nous avons le libre arbitre ; parce

que nous sommes exposés aux tentations de toutes natures ; parce que sans lutte il n'y a pas de perfectibilité et nous sommes tous perfectibles. Je parle, mes amis, comme si j'étais encore sur la terre où j'ai lutté longtemps.

« Nous avons donc à lutter, mais vos propres forces étant insuffisantes il vous en faut d'autres. Ayez recours aux Esprits supérieurs qui veulent bien vous instruire ; ayez recours aussi à ceux qui par une longue lutte ont acquis la lumière. Les uns et les autres vous parlent souvent, peu les écoutent et les entendent.

« Ecoutez-nous, nous sommes ces Divinités. — Passez-moi ce mot, vous comprenez qu'il sert ma comparaison. — Nous sommes, dis-je, les Divinités inspiratrices du bien.

« Les Esprits supérieurs, ceux qui ne sont que lumière, réalisent la beauté irréprochable ; garants de toutes les perfections ils président à tous les mondes à la fois. Les Grecs, concevant et comprenant l'existence de toutes ces lumières protectrices, ils les ont faites telles.

« La multitude de nymphes, de naïades, de sylvains et autres Divinités secondaires, n'atteint certainement pas le nombre infini de purs Esprits et d'Esprits purifiés qui entourent votre terre. Ce grand nombre de Divinités des Grecs n'a donc rien qui soit ridicule.

« Dieu n'est-il pas éternel ? Un principe éternel produit éternellement. Pouvez-vous numérer une production éternelle ? Pouvez-vous la restreindre à l'unité ? Non. Pas plus que vous ne pouvez restreindre à votre seule planète les parties habitées de l'Univers.

« Et les Divinités du mal ! Erreur et sottise, dites-vous. Vous êtes dans l'erreur : pour exciter la crainte il faut une puissance tout comme il en faut une pour exciter l'amour.

« Et puis le mal n'existe pas seulement sur votre terre, il a ses adeptes dans la personne des Esprits souffrants. Venez à leur aide, mes amis, instruisez-les, moralisez-les. Les Grecs les priaient, vous dit-on ! vous, priez pour eux. Nous sommes tous solidaires les uns des autres. Aimons-nous. Unissons-nous pour le bien. Moi qui suis dans un monde supérieur j'ai besoin de vous pour m'y élever encore.

« Ecoutez mes instructions, vous me ferez du bien. » HOMÈRE. »
Médium, M^{lle} A. B., 10 juin 1879.

Nous certifions conforme et comme étant la pure et exacte narration de ce qui s'est passé dans cette séance ce qui vient d'être écrit.

Il est d'ailleurs impossible de nier l'accent de vérité, le jugement et le bon sens qui règne dans toute cette communication médianimique que nous ne faisons que copier ici pour la soumettre à l'appréciation de chacun.

René CAILLIÉ.

Prescience divine et libre arbitre.

La vie humaine offre à l'observation un tableau surprenant par la diversité des couleurs et par les actes qui la caractérisent. L'observateur cherche dans cette mêlée les sujets qui lui plaisent, il semble mépriser les autres et pourtant nuls ne sont exempts d'intérêt. S'il est vraiment penseur et philosophe il voudra tout connaître, tirer des conséquences de chaque chose, de chaque fait, de chaque caractère, en remontant des faits aux causes, et aux causes des causes. Ce sujet a fait noircir bien des pages par les uns, et écrire quantité de volumes pour contredire ces pages.

Aucune science sur la terre n'a fait tant écrire que la philosophie et la psychologie qui représentent l'étude de l'âme, sa source, son avenir dans la vie future.

Dieu, avec tous ses attributs, veille sur les lois dont il se sert pour gouverner les êtres et les choses ; il allie sa prescience avec le libre arbitre, et l'humanité avance toujours, à pas lents dira-t-on, c'est possible, mais elle avance et se dirige sans cesse vers le but assigné par Dieu ; elle y arrivera sûrement au temps fixé par lui.

Et si vous me dites « le libre arbitre qu'en faites-vous ? » Je répondrai que je ne l'ai pas oublié, que je vais essayer de l'expliquer à l'aide d'une comparaison matérielle :

Supposez un instant que la marche de l'humanité se fasse sur un vaste fleuve dont le courant se dirige sans cesse vers le but assigné par Dieu. Chaque être humain muni d'une barque qui est son corps, surnage sur ce fleuve dont le courant est assez puissant pour empêcher tous les navigateurs de le remonter quelques efforts qu'ils fassent. Nos navigateurs vont et viennent, cherchant les meilleurs endroits pour naviguer à leur aise, formant des groupes, des sociétés, des états, des puissances ; les uns s'arrogent le droit de conduire les autres, et ceux-ci les laissent agir, jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent qu'on les a trompés ; puissants par le nombre ils renversent leurs maîtres, en changent, et enfin cherchent une autre forme de gouvernement.

Vous voyez aussi dans chaque état, dans chaque société, dans chaque famille, les intrigues se croiser pour améliorer le sort personnel ou le sort d'un certain groupe ; la ruse, l'orgueil, jouent là leur rôle, et bienheureux sont les hommes lorsque le vol, le meurtre et d'autres imperfections ne s'en mêlent pas. Jusque-là nos voyageurs n'ont pas encore songé au but de leurs pérégrinations, mais à leur insu le courant irrésistible les conduit vers un progrès d'abord inconscient. Plus tard les religions naissent, elles ont leurs orateurs, leurs penseurs, leurs philosophes, et chacune d'elles prétend posséder la vérité absolue, toutes promettent une récompense au terme du voyage. Chaque sectaire fait de son mieux pour obéir à celui qui se dit le représentant de Dieu sur la terre, et comme le prêtre enseigne toujours les mérites de la vertu et la perfection (ce qu'il

pratique peu), dans les masses il se fait un progrès plus rapide qui aide au mouvement de translation vers le but divin.

Si dans le nombre, des récalcitrants n'acceptent aucune idée religieuse, ils progressent moins vite mais le courant les entraîne à leur insu. D'autres, ennemis de tous les progrès, ne songent qu'aux plaisirs et semblent retourner en arrière, mais, impuissants, ils descendent moins vite que ceux qui se laissent aller au gré du flot, et les fatigues qu'ils éprouvent, l'isolement dans lequel ils se trouvent, représentés par les tribulations et les souffrances de la vie, les forcent malgré eux et sans qu'ils s'en doutent à progresser. D'après cette figure, divisons l'humanité en trois grandes sections :

1° Les insoucians qui ne veulent se donner aucune peine, qui progressent par la force des choses ;

2° Ceux qui y mettent de la mauvaise volonté, qui veulent malgré leur impuissance retourner en arrière ; ils progressent moins vite mais ils progressent ;

3° Ceux qui ont compris le but à atteindre, qui, par leurs efforts, font tout ce qu'ils peuvent pour avancer plus vite **aident au courant** qui les emporte ; ils progressent plus vite que les premiers.

Le libre arbitre de l'homme consiste donc à **avancer plus ou moins rapidement**. La prescience de Dieu consiste en ceci : savoir à quelle époque l'homme le plus récalcitrant, qui connaît sa force et mesure aussi la puissance du courant qui l'entraîne sera arrivé au but qu'elle lui a assigné.

Conclusions à tirer de ce qui précède : celui qui travaille à son progrès luttera moins longtemps que celui qui ne veut rien faire en ce sens ; conséquemment il sera délivré de toutes souffrances bien avant l'indifférent et l'homme rétif au bien.

Vous le voyez, à chacun selon ses œuvres.

Communication obtenue par *M. Côte*, au groupe le *Progrès psychologique*.

Ballade par l'Esprit Stop.

D'après les notes prises dans une séance d'incarnation.

(Médium M^{me} Hugo d'Alési).

Depuis un mois ils étaient unis, et la fiancée était belle, et l'époux l'aimait tendrement, bien tendrement ; car rien ne lui semblait comparable à sa bien-aimée, et dans les beautés de la nature il voyait encore sa beauté ; et son cœur était fidèle, car jamais il n'avait eu une pensée d'amour pour une autre femme.

Pourtant un mois à peine s'était écoulé au milieu d'une joie sans mélange, et déjà, déjà, il lui parlait du départ. Partir ! quitter celle qu'on aime, quitter le bonheur ! Partir, pour aller où ? Il n'en sait rien. Mais il faut voyager ; une force plus puissante que sa volonté, plus impérieuse que l'amour, le pousse vers des pays inconnus.

Et Madeleine pleurait. Elle sentait sa résolution inébranlable,

elle pleurait en silence. Et ces larmes de la bien-aimée retombaient comme des gouttes de plomb sur le cœur de l'époux.

Il fallait partir.

— O mon bien-aimé, emmène-moi avec toi, je suivrai tes pas, nous irons ensemble, ce sera le bonheur ! — Non, Madeleine, je ne sais où j'irai. Puis-je t'exposer, toi, frêle enfant, aux fatigues d'un long voyage ? Puis-je t'imposer le péril des aventures ? Puis-je te forcer à te perdre parmi les sables du désert ou sur les flots profonds de l'Océan ? Non, Madeleine, reste, et prie. Ta prière m'aidera ; ton souvenir, comme une étoile, me guidera dans ma voie ; et quand l'heure viendra, le retour ne sera pas pénible, car de loin j'apercevrai tes yeux comme un phare de bonheur. — Partir ! Pourquoi partir ? — Je n'en sais rien, je n'en sais rien ! mais il le faut, et je pars.

En vain la jeune femme usa de toutes les puissances de son sexe, de toutes les faiblesses de la femme ; en vain elle pleura, en vain elle se traîna à ses genoux. Il souffrait plus qu'elle, son cœur saignait, il retenait ses larmes . . . Il partit.

Et durant de longs jours il marcha. Son cœur souffrait, il se retournait souvent, mais à peine il avait fait un pas en arrière, il reprenait sa route et marchait en avant, et il laissait aller sa pensée, hirable mais fleurie, embaumée de la présence de Madeleine.

Il allait. Où ? Il n'en savait rien. Par moment il se demandait s'il n'était pas fou : n'est-ce pas de la folie que de quitter le bonheur pour l'inconnu ?

Fou ou sage, il marchait, et pendant de longues nuits il marchait sans s'arrêter, il marchait toujours.

Après avoir marché longtemps, bien longtemps, il arriva sur le bord de la mer qui mugissait et l'appelait de sa voix traitresse pour l'engloutir. L'eau toucha ses pieds, il s'élança à la nage, il avança encore, ayant devant lui l'Océan profond et sur sa tête le ciel tout noir et sans but. Bientôt il rencontra une barque de pêcheurs. — Où allez-vous ? leur dit-il. — Par là. — C'est par là qu'il faut aller. — Il avança toujours. En pleine mer les hommes se mirent à retourner. Il leur dit : Ce n'est pas en arrière qu'il faut aller, il faut aller en avant. — Et les hommes avaient peur. La pêche était faite, c'était l'heure de rentrer, les filets étaient pleins. Ils résistèrent à ses ordres ; il les menaça ; ils le jetèrent à la mer. Il se retrouva tout seul dans les flots. Tout-à-coup il fut recueilli par une petite barque qui le conduisit à un navire. — Où allez-vous ? — Où le soleil se lève. — Le navire le porta sur une terre étrangère, et là il marcha encore au hasard.

Il allait toujours en avant, toujours plus loin de la bien-aimée, portant son image au cœur avec l'espérance de la revoir. Partout où son pied se posait, il entendait une voix qui lui disait : Marche ! Et nouveau Juif-errant, il allait, il allait toujours.

Enfin, enfin, après bien des pas, bien des fatigues, après avoir marché dans un bois sombre pendant trois semaines sans s'ar-

rêter, après avoir tourné dans tous les sens sans pouvoir sortir de la forêt, cherchant, fouillant, allant dans un endroit, le quittant pour y revenir encore, il entendit un cri ; et près d'un buisson, comme un oiseau tombé de son nid, il trouva un petit enfant nu.

Et il entendit la voix qui lui criait : Arrête !

Le petit enfant était froid, pâle, et ses lèvres remuaient à peine pour prier. Sa voix était débile, il mourait de faim.

Alors il regardait cet enfant avec un immense amour. Il sentait que c'était lui le but de son voyage, et qu'il devait se trouver là pour le sauver. Il le prit dans ses bras, et marcha, le cœur léger, plein d'espérance.

Et l'enfant se mourait de faim, et rien pour apaiser sa soif. Il prit un poignard et s'ouvrit une veine, et de son sang il l'allaita. L'enfant but avidement le sang qui coulait ; la vie revenait en lui.

Alors, tout-à-coup, comme les forces l'abandonnaient, il se trouva près d'une maison devant laquelle était une vieille femme avec une chèvre qui paissait. Elle prit l'enfant de ses mains, et le berça.

Mais il était évanoui, et son sang coulait longuement. Pendant son évanouissement il eut un rêve : il se vit là penché sur un homme et lui perçant le cœur. Et l'homme avait les traits de l'enfant. Et il disait : Seigneur, fais-moi revenir, et que ce soit au sang de mes veines qu'il doive le salut de sa vie !

Quand il se réveilla, l'enfant reposait sur les genoux de la femme. C'était sa mère.

Elle lui dit : Rien ne vous retient plus. — Comme si elle eût compris que sa tâche était terminée.

Il revint. Le retour fut prompt, la route ne fut pas longue ; car le phare d'amour le guidait. Il revint vers Madeleine qu'il ne quitta plus jamais.

Pour le récompenser, elle lui donna un fils qui ressemblait à l'enfant qu'il avait sauvé, et qui fut la bénédiction de sa vie entière.

Pour copie conforme : CAMILLE CHAIGNEAU.

Nécrologie.

Un spirite de la première heure, M. Constantin Delhez professeur à Vienne (Autriche), depuis 40 ans, est décédé à Liège (Belgique), sa ville natale, le 4 décembre dernier, à l'âge de 73 ans.

A Vienne, il avait fondé une Société spirite, créé un journal, le *Licht des Jeusetz*, et traduit en Allemand le livre des Esprits. Il fut le promoteur du spiritisme en Autriche et ses efforts en ce sens ne se sont arrêtés que par le dégagement de son Esprit. Il a inventé des méthodes rationnelles pour l'éducation des enfants et, à l'Exposition universelle, sa boîte de jeux pour le développement des sens a été universellement admirée ; les gouvernements d'Autriche et de la Belgique l'ont adoptée comme méthode d'enseignement, et la France veut les imiter.

Rare bon sens, honnêteté, savoir, simplicité, furent le lot de cet homme de bien, de ce serviteur de tous les progrès, de ce promoteur d'idées rationnelles; à Paris, les hommes les plus haut placés vénéraient ce beau vieillard, serviteur de la cause humanitaire. Les spirites doivent se rappeler que dans l'erraticité ils ont un ami fidèle et sûr, un Esprit qui sut toujours être indépendant et digne; qu'ils évoquent ce bon Esprit.

Madame JORRET, jeune dame de 25 ans, mère de deux petits enfants, est décédée à Paris en septembre dernier. M. Jorret est spirite; comme magnétiseur, il possède une grande force et met sa puissance au service de la cause, dans les soirées de la Société scientifique d'études psychologiques dont il est membre actif.

Au cimetière, le prêtre murmurait des paroles incompréhensibles; cette cérémonie religieuse, dans la fosse commune, ressemblait on ne peut mieux à l'enfouissement dont parlent les cléricaux.

Un ami de M. Jorret a cru qu'il était bien de ne pas laisser partir les invités sous une aussi triste impression et dans une improvisation chaleureuse, mesurée, il a parlé de l'immortalité de l'âme de Dieu, de la succession des existences; et les visages se sont déridés, on s'est pressé la main, et chacun de se dire que, à défaut du père qui heureusement se porte bien, les deux petits enfants seraient assistés et aimés. P.-G. L.

Bibliographie.

ENTRETIENS SUR LE SPIRITISME. *Comment on doit le comprendre, l'interroger et l'étudier.* Prix, 1 fr. 50 cent. Nous recommandons tout spécialement ce livre à nos lecteurs. On peut desuite en préjuger la valeur quand on saura que son auteur, M. François Vallès, est un ancien élève de l'école polytechnique et sorti dans les premiers rangs, puisqu'il appartient à ce corps savant des Ponts et Chaussées aussi connu et estimé à l'étranger qu'en France. M. Vallès est le digne président de la Société scientifique d'Etudes psychologiques, et ce livre n'est que la réunion, dans un petit volume de 162 pages, des conférences faites par lui le mardi soir à la salle des séances de la société. Il comprend une série de conseils pour l'étude du spiritisme qui a cela de particulier et qui le distingue des autres sciences ses sœurs, qu'il rencontre beaucoup plus de difficultés dans ses moyens de recherche, et qu'il offre même de grands dangers. M. Vallès a tenu à nous préserver contre ces dangers et nous montre combien nous devons être sérieux et prudents dans nos études spirites. Outre un style qui rappelle celui de Pascal ou de Descartes, c'est l'ouvrage d'un savant. Le cinquième entretien, où l'existence de Jésus, souvent mise en doute, est si lumineusement démontrée, et le septième où se trouve si logiquement et si mathématiquement prouvée l'existence de trois sortes d'états de la matière: l'état pondérable appartenant à l'essence terrestre, l'état impondérable caractérisant l'éther, et

enfin, un troisième état, tout spécial et particulier, formant l'essence même de l'âme ou force animique et ne pouvant affecter aucune forme, sont des articles véritablement scientifiques, qui font suite aux ouvrages d'Allan Kardec et les complètent. Dans le septième entretien, la nature et la nécessité de l'existence du périsprit s'y trouvent aussi traités de main de maître. En un mot, M. Vallès nous apprend « à travailler à la grande œuvre de la rédemption humaine, en pratiquant avec fruit cette belle science du spiritisme, c'est-à-dire la doctrine des assistances terrestres, des assistances d'outre-tombe, des solidarités universelles et des éternelles consolations. »

René CAILLIÉ.

ALMANACH SPIRITE DE 1880.

Par suite de circonstances indépendantes de la volonté de l'auteur : l'ALMANACH SPIRITE ne paraîtra cette année que vers la fin de novembre, à la Librairie spirite de Paris ; on peut, dès à présent, faire ses commandes. Outre l'intérêt particulier que cet opuscule promet d'offrir cette année, on est sûr de faire bonne œuvre de propagande en le répandant parmi ceux qui ne connaissent pas encore ou qui méconnaissent le mouvement spirite contemporain. »

LA PHYSIQUE TRANSCENDALE ET LA SOI-DISANTE PHILOSOPHIE.

Monsieur Zöllner écrit à l'un de ses correspondants, à Paris : Mon troisième volume des traités scientifiques, sous ce titre : *La physique transcendante et la soi-disante philosophie* paraîtra dans trois semaines, le 20 octobre, je pense. (En langue allemande.)

Il contiendra le portrait du professeur W. Crookes, la photographie du Médium Slade, le portrait gravé du Magnétiseur Hausen, huit tableaux photographiés, une lithographie et une estampe. — Ce volume s'occupe exclusivement des phénomènes dits spirites (physique transcendante), des faits du magnétisme animal (physiologie transcendante). Le dernier chapitre traite spécialement des rapports entre le spiritisme et la révélation chrétienne. Mon livre paraîtra chez L. Strackmann, éditeur à Leipzig. Prix : 25 francs.

Création d'une nouvelle Société Magnétique, sous la présidence d'honneur de M. le baron Du Potet. Jeudi, 30 octobre 1879, a eu lieu, à 8 heures et demie du soir, la 1^{re} réunion de la Société de Magnétothérapie, pour l'étude du magnétisme à Paris. Étaient présents, tous les chercheurs qui s'intéressent à la propagande, à la vulgarisation de cette science ; ils ont procédé à la formation des statuts et à la constitution définitive du bureau de la Société. — Les dames feront partie de la Société sans pouvoir être membre du bureau. M. le baron du Potet, rue du Dragon, 10, et M. Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, 15, au bureau de la *Chaîne Magnétique*, reçoivent les adhésions. — Cotisation mensuelle, 2 francs.

DE LA LUMIÈRE, TOUJOURS DE LA LUMIÈRE.

Feuille psychologique hebdomadaire, rédigée par Chr. Reimers
et Ch. de Rappard. — 8 marks par an (10 fr., port payé).

Le titre de cette feuille étant le legs le plus précieux du testament de notre célèbre Goëthe, nous l'avons choisi; nos lecteurs voudront bien avec nous le considérer comme un appel, comme un mot d'ordre et un étendard, puisqu'il s'agit du bon combat pour la vérité.

Ces paroles sont sacrées pour nous; elles ont sanctionné une carrière glorieuse, elles sont le complément de la vie si bien remplie d'un homme désormais immortel et la prédiction prophétique d'un avenir lumineux.

Oui, l'appel de Goëthe a été entendu par ses élèves et par ses admirateurs; à leurs interrogations suivies, la nature à répondre en se révélant avec une maternité surabondante, infinie, en dévoilant sans cesse des ressources inattendues devant lesquelles la science doit renouveler ses recherches et ses déductions; les forces qui se révèlent ainsi rajeunissent nos études et nous mènent vers des vérités toujours supérieures.

Cette publication est créée pour mettre le Spiritisme mieux en rapport avec la science, et offrir à cette dernière le résultat de nos longues investigations dans le champ des phénomènes dits spirites; ses colonnes, arène libre, sont ouvertes à tout écrivain qui sur sa bannière porte cette devise : Solution de question de survivance individuelle par des preuves authentiques.

Pour conduire nos lecteurs sur ce domaine par une voie sûre, nos premiers numéros contiendront la traduction allemande de l'introduction du célèbre ouvrage d'un Maître en pédagogie, élève distingué de Pestalozzi; cette introduction est pleine de clarté et de logique, ses déductions sont irréprochables; à notre sens elles portent la marque de la sagesse et de la raison.

M. G. Guérin, détenteur et propriétaire du reste de la première édition d'un beau et remarquable livre, obtenu médianimiquement : *Les quatre Évangiles, suivis des commandements expliqués en esprit et en vérité*, désire répandre cet ouvrage, qui est le commentaire lumineux des évangiles, des paraboles et des enseignements du Christ; qui explique les origines de l'âme, ses phases, ses fins et ses destinées; qui donne le véritable sens de la personnalité de Jésus dont l'essence a été l'objet de tant de controverses parmi les hommes, avant et depuis le Docétisme du ^x^e siècle; qui explique sa naissance et sa mort apparente due à une longue tangibilité pour accomplir sa mission terrestre parmi les hommes.

A chaque groupe ou Société spirite de France et de l'étranger qui peuvent lire usuellement le français, M. Guérin fait un hommage gracieux et gratuit d'un exemplaire de cet ouvrage en 3 volumes (3 fr. 50 cent. le volume), si l'on adresse une demande à M. P.-G. Leymarie, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, par lettre affranchie et en envoyant seulement le coût du port, soit : 1 fr. 50 cent. pour la France, et 2 fr. 50 cent. pour l'Union postale; en dehors de l'Union postale, 3 francs.

PRIX GUÉRIN.

« Rechercher qu'elles ont été, à travers les âges et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands philosophes, sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur la persistance de la vie après ce que nous appelons la mort, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans quelques mondes sidéraux. »

Le prix est de 3,000 francs sur lesquels 2,000 francs seront réservés pour l'impression et la publication, par les soins de la Société scientifique d'Etudes psychologiques, et 1,000 francs, accompagnés d'une médaille de bronze, seront donnés à l'auteur de ce travail ou fractionnés, s'il y a lieu, entre lui pour une moitié, et d'autres mémoires qui présenteraient de sérieux mérites. Les Mémoires devront être envoyés avant le 1^{er} mai 1880.

Pour les renseignements, s'adresser à M. l'administrateur de la Société des Etudes psychologiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, Paris.

Les manuscrits ne devront pas porter de signature, mais une épigraphe ; un pli cacheté contiendra le nom de l'auteur et cette épigraphe ; ce pli ne sera ouvert qu'après le prononcé de la décision sur le concours du prix.

J. GUÉRIN.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES.

Recherche sur les phénomènes du Spiritualisme, par William Crookes ; 2^e édit. Volume relié avec goût, pour faire honneur à l'homme de mérite qui est l'auteur de ce beau et bon livre, 3 francs, port payé. Arme pour combattre nos adversaires.

Livre des Esprits, en allemand par M. Delhez, 2 fr. 50 cent. ; 3 francs, port payé.

L'Encyclopédie magnétique, 7 vol. 28 francs. Nous les envoyons, port payé, pour 15 fr. 80 cent.

Abrégé du traité du ciel et l'enfer, 4 francs ; 2 fr. 30 cent. port payé.

Les Méditations d'un Penseur, 2 vol. Au lieu de 8 francs, 4 fr. 60 cent., port payé.

Le Sanctuaire du spiritualisme, 4 francs ; 2 fr. 30 cent., port payé.

Les Grands mystères, 3 fr. 30 cent., port payé.

Les Dogmes nouveaux, 3 fr. 30 cent., port payé.

Le Doute, 3 fr. 50 cent., port payé.

L'almanach spirite pour 1880, 70 pages intéressantes et Calendrier avec le nom de tous les grands hommes en place du nom des saints : les fêtes y sont désignées. C'est utile et intéressant. 40 cent., port payé ; 10 exemplaires, 3 fr. 50 cent.

La Librairie, pour servir de propagande, a édité deux chapitres

de Genève : 1^o *les Fluides*, en 58 pages, prix : 25 centimes ; 30 centimes, franco ; 10 brochures, 2 francs.

2^o *Esquisse géologique de la Terre*, 46 pages, prix : 20 centimes, 25 centimes, franco ; 10 brochures, 1 fr. 75 cent. Les Spirites doivent semer ces brochures qui ont une valeur morale et scientifique de premier ordre.

Avis important.

Le dimanche 2 novembre, Jour des Morts, réunion à 1 heure précise des spirites, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

Chaque abonné à la *Revue spirite*, année 1880, peut demander les volumes parus de la *Revue* depuis 1858, à 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 20 cent., port payé, au lieu de 5 fr. 50 cent. En offrant ainsi ces volumes, la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec veut propager l'œuvre d'un maître vénéré. — L'année courante et l'année qui la précède, 10 francs chaque.

L'année passée, des abonnés nous ont envoyé leur paiement en timbres-postes, nous en étions encombrés ; nous les prions de nous éviter cet embarras.

Le tableau de M. Hugo d'Alési, *Après l'Orage*, a été gagné par le n^o 67, qui appartient à M. Julien, rue des Archives, 18, membre de la Société scientifique d'études psychologiques.

Appel pour les Œuvres spirites (Souscription).

M ^{me} Ludlman.....	5 ^f »
M ^{me} M. Bonnet.....	25 »
M. Douerin.....	5 »
M. Trosseille.....	10 »
M. Fouquerelle.....	1 »
M. Delia.....	22 70
M ^{me} Richard.....	2 »
M ^{lle} P. de la B.....	2 50
M ^{me} veuve Letailleur.....	2 50
M. Guinaudeau (Saïgon).....	10 »
M. Louis Béranguier (Saïgon).....	10 »

MEMBRES NOUVEAUX

M ^{me} M. Bonnet.....	25 ^f »
M ^{lle} P. de la B.....	25 »
M. Dory.....	25 »
M. Mercier.....	25 »

Le Gérant, H. JOLY.

Paris, imprimerie JULIOT, rue de Vaugirard, 326. — Maison à Tours.